



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

IQRA

LE MAGAZINE HEBDOMADAIRE DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

L'HOSPITALITÉ acte de civilisation

95

15 au 21 janv. 2026



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

Le Billet du Recteur

**L'HOSPITALITÉ,
UNE ÉPREUVE DE
CIVILISATION**

**LA DOUCEUR DU CŒUR
ET LA PROTECTION
DES PLUS VULNÉRABLES**

mosqueedepar
f @ y

**NOTRE COLLOQUE
"FACE À LA DROGUE
ET À SON TRAFIC"**

IQRA'INGI

95







Sommaire

p. 9

Le billet du Recteur

L'HOSPITALITÉ, UNE ÉPREUVE DE CIVILISATION

PAR LE RECTEUR CHEMS-EDDINE HAFIZ

p. 13

Focus sur une actualité

**MERCOSUR : L'EUROPE PRATIQUE-T-ELLE
L'HOSPITALITÉ À SENS UNIQUE ?**

PAR NOA ORY

p. 14

Contribution

L'HOSPITALITÉ EN DANGER

PAR RACHID AZIZI

p. 16

Laïcité

**L'HOSPITALITÉ : VALEUR SPIRITUELLE
ET EXIGENCE RÉPUBLICAINE**

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 18

Contribution

**L'HOSPITALITÉ, LÀ OÙ LA FOI
ACCEPTÉ DE PERDRE PIED**

PAR AMINE BENROCHD

p. 21

Actualités de la Mosquée de Paris

DU 15 AU 21 JANVIER 2026

p. 26

Paroles du Minbar

LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI

**LE DEVOIR DU MUSULMAN ENVERS LA SOCIÉTÉ
- PARTIE 3**

PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 29

LE VOYAGE NOCTURNE

QUAND ? POURQUOI ? ET COMMENT ?

PAR CHEIKH ABDELALI MAMOUN

p. 31

Récits célestes

**LORSQUE L'ACCUEIL DES PLUS VULNÉRABLES
DEVIENT LA MESURE DE LA CIVILISATION**

PAR CHEIKH ABDELKADER BELABDI

p. 33

Le Saviez-vous ?

**L'HOSPITALITÉ PRÉCÈDE LES LOIS,
LES FRONTIÈRES ET LES RELIGIONS**

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 34

Regard fraternel

L'HOSPITALITÉ CODIFIÉE À TRAVERS LES ÂGES

PAR NASSERA BENAMRA

p. 37

Portrait

EL-WALID IBN 'ABD EL-MALIK

**PIONNIER DE L'URBANISME ET ARTISAN
DE LA MISÉRICORDE**

PAR AHMED MOUSSA

p. 39

Le Coran m'a appris

**À OUVRIR MA PORTE
AVANT D'OUVRIR LA BOUCHE**

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 41

Découvrons-là

**LES JEUNES ORPHELINS
SOUS PROTECTION DIVINE**

PAR CHEIKH ABDELALI MAMOUN





p. 43

Résonances abrahamiques

L'HOSPITALITÉ SELON RICŒUR

PAR RAPHAËL GEORGY

p. 45

Sabil al-Iman, éclats spirituels de la semaine

**ACCUEILLIR L'AUTRE, C'EST ACCUEILLIR
UNE PART DE DIEU**

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 48

Invocation

**"ACCORDE À NOS CŒURS LA DOUCEUR
D'ACCUEILLIR"**

p. 49

Le Hadith de la semaine

**LA DOUCEUR DU CŒUR ET LA PROTECTION
DES PLUS VULNÉRABLES**

PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 52

Le vrai du faux

**'N'EST PAS ORPHELIN CELUI DONT LE PÈRE
EST MORT, MAIS BIEN CELUI CHEZ QUI
LA COMPASSION S'EST ÉTEINTE DANS LE CŒUR
DE CEUX QUI L'ENTOURENT'**

PAR CHEIKH RACHID BENCHIKH

p. 54

Penser

**DE LA SÉDUCTION DE LA VOIX À L'AMPLEUR
DE LA CONSCIENCE : AUTOUR DE LA CRISE
DU DISCOURS RELIGIEUX... PARTIE 2**

PAR AHMED MOUSSA

p. 57

Mizan El-Qadhaya

**LA TUTELLE SUR LES BIENS DE L'ORPHELIN :
ENTRE LE TEXTE RÉVÉLÉ ET L'ESPRIT
DE LA SOLLICITUDE HUMAINE**

PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 59

Notre mosquée

**LEVEZ LES YEUX ET DÉCOUVREZ LES MOTS
GRAVÉS DANS LA MÉMOIRE DE NOTRE MOSQUÉE
PARTIE 9**

PAR NASSERA BENAMRA

p. 61

A la découverte des mosquées du monde

**LA MOSQUÉE DE L'EMPEREUR :
QUAND LA PIERRE PRIE AVEC L'HISTOIRE**

PAR NOA ORY

p. 69

Les Mots voyageurs

CHAGRIN

PAR NOA ORY

p. 72

Plumes en éveil : un livre coup de coeur

LA VIE DEVANT SOI
ROMAIN GARY

p. 73

Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON

p. 74

Le citation de la semaine

**"ON SE RAPPELLE TOUS LES JOURS DE SA VIE
L'HÔTE QUI VOUS A MONTRÉ
DE LA BIENVEILLANCE."
HOMÈRE**

p. 75

Événement à venir

À LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS





Le billet du Recteur ^{n° 94}

L'HOSPITALITÉ, UNE ÉPREUVE DE CIVILISATION

Dans un monde saturé de discours moralisateurs, certains mots semblent aller de soi tant ils rassurent. L'hospitalité est de ceux-là. On l'invoque volontiers comme une vertu aimable, un héritage culturel, parfois comme un supplément d'âme. Mais si l'hospitalité était autre chose ? Non pas une évidence confortable, mais une épreuve. Non pas un consensus tranquille, mais une ligne de fracture.

Car l'hospitalité ne commence jamais là où tout va bien. Elle surgit lorsque la peur s'installe, lorsque les ressources se tendent, lorsque la loi hésite, lorsque la fatigue gagne les sociétés. Elle commence précisément là où l'on serait tenté de dire : pas maintenant, pas ici, pas chez nous. C'est en cela qu'elle engage une civilisation : non par ce qu'elle proclame, mais par ce qu'elle accepte de risquer.

Nous vivons une époque où la violence n'est plus seulement un fait de guerre, mais un mode de gestion du monde. Des peuples entiers sont déplacés, affamés, rendus invisibles par des décisions prises loin d'eux — parfois au nom du droit, parfois au nom de la sécurité, souvent au nom du réalisme. La déshumanisation moderne ne crie pas : elle administre. Elle ne nie pas frontalement la dignité : elle la relativise.

Face à cela, l'hospitalité n'est pas un sentiment. Elle est une prise de position. Elle affirme qu'une vie humaine ne se hiérarchise ni selon son utilité, ni selon son origine, ni selon son statut administratif. Elle rappelle que la civilisation ne se mesure ni à la puissance militaire ni à la performance économique, mais à la capacité de protéger la vulnérabilité — y compris lorsque cette protection dérange.

L'hospitalité n'a pourtant pas toujours été reléguée au registre de la vertu privée. À l'époque où les valeurs humanistes ont façonné les formes modernes du politique, elle a structuré le droit lui-même. En Europe, et singulièrement en France, le droit d'asile s'est imposé comme un principe issu des luttes contre l'arbitraire : accueillir celui qui fuyait la persécution relevait d'un devoir de l'État, non d'une concession. La protection de l'étranger n'était pas perçue comme une charge, mais comme une conséquence directe de l'universalité des droits.

**L'héritage humaniste
a été progressivement
reconfiguré.** ”

Or, depuis plusieurs décennies, ce socle s'est déplacé. Sans être formellement aboli, l'héritage humaniste a été progressivement reconfiguré. L'hospitalité a quitté le cœur du droit pour devenir une exception administrative : conditionnée, filtrée, réversible. Ce qui relevait d'un principe s'est transformé en procédure, puis en soupçon. Le droit ne parle plus d'accueil, mais de flux, de quotas, de maîtrise. Ce glissement n'est pas seulement sémantique : il marque le passage d'une civilisation qui reconnaissait un devoir envers l'étranger à un système qui organise juridiquement sa mise à distance.

En islam, cette exigence n'est ni décorative ni accessoire. Elle est radicale. Le Prophète Mohammed ﷺ lie la foi non à une croyance abstraite, mais à un comportement concret : honorer l'hôte. Or honorer n'est pas tolérer. Honorer engage, expose, oblige.

Cette éthique est exigeante — et c’est précisément pour cela qu’elle est si souvent trahie, y compris par ceux qui s’en réclament.

Il faut avoir le courage de le dire : l’hospitalité est aujourd’hui l’une des valeurs les plus invoquées et les plus contournées. On la célèbre dans les discours, on la restreint dans les pratiques. On l’exalte comme principe, on la redoute comme réalité. Et parfois, on la refuse au nom même de la religion, de l’identité ou de la préservation de soi. Cette contradiction appelle non l’autosatisfaction, mais l’examen.

À qui doit-on l’hospitalité ? Jusqu’où ? À quel prix ? Ces questions ne sont ni naïves ni secondaires. Elles constituent le cœur même du débat civilisationnel. Une société qui

n’ose plus se les poser glisse insensiblement vers une logique de tri, puis d’exclusion, puis d’indifférence. Or l’indifférence, lorsqu’elle devient structurelle, prépare toujours des violences plus grandes.



L’indifférence, lorsqu’elle devient structurelle, prépare toujours des violences plus grandes.

À la Grande Mosquée de Paris, nous croyons que l’islam n’est pas un refuge identitaire, mais une responsabilité mo-

rale. Être fidèle à cette tradition, ce n’est pas se proclamer vertueux : c’est accepter d’être mis à l’épreuve. Dans un monde fragmenté, l’hospitalité n’est pas une solution miracle. Mais elle demeure un langage universel, intelligible par tous — croyants ou non — parce qu’il s’adresse directement à la conscience.

L’histoire jugera moins nos déclarations que nos seuils : ceux que nous avons fermés, et ceux que nous avons ouverts malgré la peur.

Car accueillir l’autre, ce n’est pas sauver le monde.

C’est refuser de l’abandonner.

À Paris, le 20 janvier 2026

CHEMS-EDDINE HAFIZ

Recteur de la Grande Mosquée de Paris



Focus

sur une actualité

MERCOSUR : L'EUROPE PRATIQUE-T-ELLE L'HOSPITALITÉ À SENS UNIQUE ?

PAR NOA ORY

Après plus de vingt-cinq années de négociations, l'Union européenne a conclu un accord de libre-échange avec le Mercosur, qui regroupe le Brésil, l'Argentine, le Paraguay et l'Uruguay. Cet accord, encore en attente de ratification par les États membres et le Parlement européen, prévoit une libéralisation massive des échanges : près de 90 % des droits de douane seraient progressivement supprimés entre les deux blocs. Pour l'Union européenne, il s'agit d'ouvrir un marché de plus de 260 millions de consommateurs ; pour le Mercosur, d'accéder plus largement au premier marché mondial.

Concrètement, l'accord facilite l'entrée en Europe de volumes importants de produits agricoles sud-américains. Il prévoit notamment des quotas annuels de plusieurs dizaines de milliers de tonnes de viande bovine, de volaille ou de sucre à droits réduits, ainsi qu'un accès élargi pour le soja et l'éthanol. En parallèle, les entreprises européennes bénéficieraient d'une ouverture accrue des marchés publics sud-américains et d'un allègement des barrières réglementaires.

Ces dispositions ont suscité de vives réactions, en particulier en France. Les organisations agricoles dénoncent une concurrence fondée sur des écarts de normes sanitaires, environnementales et sociales : usage de substances phytosanitaires interdites en Europe, traçabilité inégale, coûts de production plus faibles liés à des réglementations moins contraignantes. À ces inquiétudes économiques s'ajoute une dimen-

sion écologique : selon plusieurs études indépendantes, l'accord pourrait encourager indirectement la déforestation, notamment en Amazonie, en stimulant les filières d'exportation agricole.

Mais au-delà des controverses sectorielles, Mercosur révèle un déséquilibre plus profond. Alors que l'Union européenne s'organise pour faciliter la circulation des marchandises, elle renforce simultanément le contrôle et la restriction de la circulation des personnes. Les flux commerciaux sont pensés en termes de fluidité, de compétitivité et d'opportunité. Les flux humains, eux, sont encadrés par des dispositifs de tri, de filtrage et de dissuasion.

Ce contraste est visible dans le droit lui-même. Là où les accords commerciaux visent à lever les obstacles, le droit de l'asile et de l'immigration s'est progressivement complexifié, conditionné, externalisé. Les personnes en quête de protection sont soumises à des procédures longues et incertaines, tandis que les biens circulent plus rapidement et plus librement que jamais.

Mercosur ne pose donc pas seulement une question économique. Il interroge la hiérarchie implicite des hospitalités : celle que l'Europe accorde aux marchés, et celle qu'elle hésite à accorder aux êtres humains. Une civilisation peut-elle durablement ouvrir ses frontières aux produits tout en fermant ses seuils aux vies ?

C'est cette contradiction, désormais tangible, que l'accord Mercosur met en lumière et qui oblige à repenser l'hospitalité non comme un idéal abstrait, mais comme un choix politique structurant.



L'hospitalité en danger

PAR RACHID AZIZI

Il suffit d'observer comment une présence inconnue est accueillie, comment une parole différente trouve sa place, comment une demande imprévue reçoit une réponse, pour comprendre ce que devient notre lien social. Dans ces gestes ordinaires se joue l'essentiel : la façon dont une société organise la relation à l'autre et donne forme à l'humanité commune.

À son origine, l'hospitalité répond à une exigence humaine concrète : transformer la rencontre en lien. Accueillir consiste à donner une forme commune à la coexistence, à instaurer une relation dès le premier contact. Les sociétés anciennes avaient pleinement saisi la portée structurante de ce geste. Chez Homère, l'étranger entre, reçoit l'eau et le pain, puis la parole circule. Le geste d'accueil ouvre l'espace commun. Il transforme l'inconnu en interlocuteur et installe un ordre partagé.

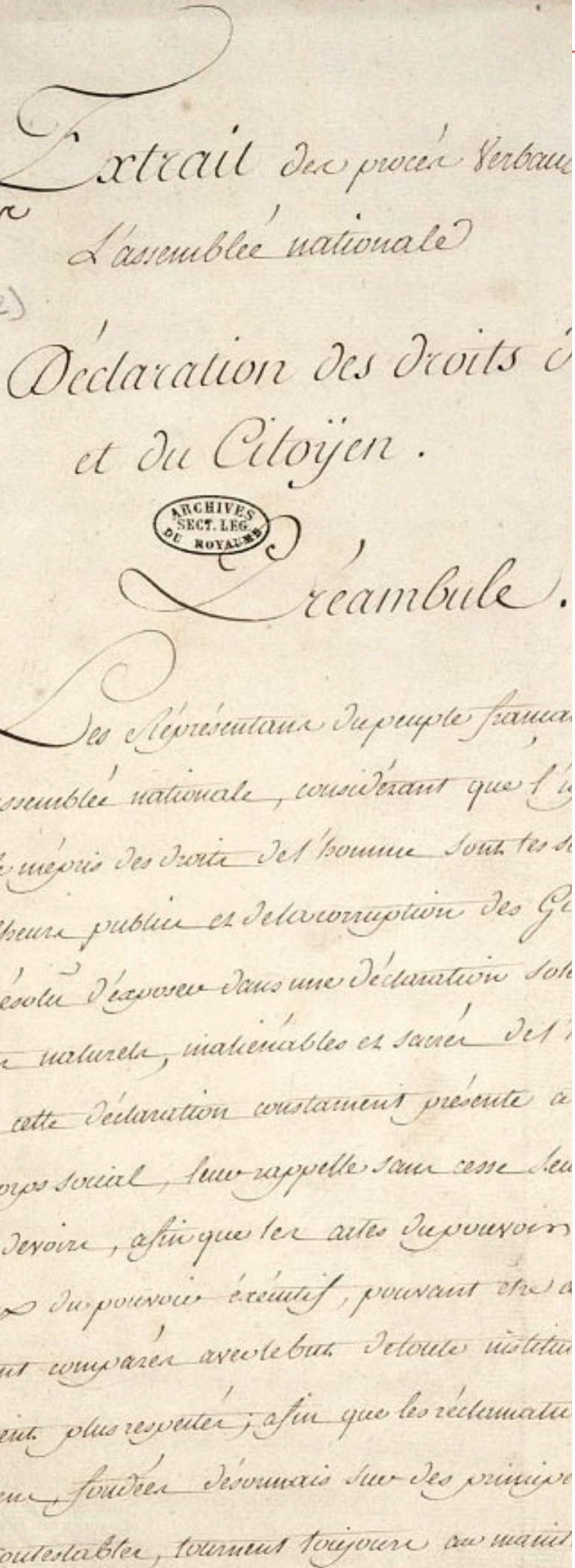
Cette intuition traverse les civilisations parce qu'elle touche au cœur du lien social. Ibn Khaldûn montre que la solidité d'une société repose sur la qualité de la cohésion qui unit ses membres. Une communauté s'affermi lorsqu'elle sait relier des trajectoires diverses autour d'un projet commun. L'hospitalité participe directement de cette dynamique. Elle densifie le tissu social, nourrit la confiance collective et assure la continuité du groupe.

Cette conception trouve un prolongement naturel dans le projet républicain français. Les auteurs de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, comme ceux de notre Constitution, ont pensé la République comme une communauté politique vivante. Aux côtés de la liberté et de l'égalité, ils ont placé la fraternité comme principe structurant. Jean-Jacques



Rachid Azizi est chroniqueur, auteur, déontologue, engagé sur les questions de justice sociale et de citoyenneté.

Rousseau conçoit le contrat social comme un engagement réciproque entre citoyens, fondé sur la reconnaissance mutuelle. L'hospitalité donne une traduction concrète à cette fraternité, comme une pratique quotidienne qui relie des individus différents au sein d'un même espace civique. Elle donne une épaisseur humaine au pacte républicain.



Dans nos sociétés contemporaines, l'hospitalité éclaire avec justesse notre manière d'habiter la pluralité. L'accueil prend forme à travers des gestes précis, des cadres partagés, des responsabilités assumées. Cette réalité traduit une réflexion collective sur la capacité à intégrer, à ajuster, à faire place tout en maintenant l'équilibre commun. À travers l'hospitalité, la confiance sociale se construit et se renouvelle, dans les interactions concrètes du quotidien.

La pensée contemporaine apporte un éclairage précieux à cette dynamique. Hannah Arendt rappelle que le monde commun naît de la pluralité humaine et de la capacité à vivre ensemble dans un espace partagé. L'hospitalité rend cette pluralité vivable. Elle permet à la société de demeurer un lieu commun, où chacun trouve sa place dans un cadre lisible et cohérent.

Ainsi comprise, l'hospitalité exprime pleinement la fraternité républicaine. Elle donne corps à ce principe fondateur inscrit au cœur de notre pacte collectif. Elle rend la loi habitable, l'ordre accessible à tous, le vivre-ensemble tangible. Elle engage la façon dont une société choisit de se tenir ensemble.

À l'heure où des minorités visibles occupent une place croissante dans l'espace social, l'accueil qui leur est réservé révèle le degré de maturité d'une société. L'hospitalité, dans ce contexte, prend une dimension décisive : elle invite à reconnaître pleinement l'autre dans sa visibilité même, sans l'assigner ni le réduire. Faire preuve d'hospitalité revient alors à faire preuve de civilisation, en donnant à la fraternité une traduction concrète et vécue. C'est par ce choix, discret mais exigeant, qu'une société affirme sa capacité à faire humanité ensemble.

Laïcité ~

48 | L'HOSPITALITÉ : VALEUR SPIRITUELLE ET EXIGENCE RÉPUBLICAINE

Par Cheikh Khaled Larbi

*Ni foi imposée, ni foi cachée,
Ni portes closes, ni identités figées.
Entre la loi commune et la conscience intime,
La laïcité trace un chemin légitime.*

Et sur ce chemin partagé, l'hospitalité demeure un langage universel, où la République rencontre l'humain sans l'effacer.

LA LAÏCITÉ : UN CADRE

La laïcité française est souvent mal comprise.

Elle n'est ni une hostilité aux religions, ni une négation du spirituel. Elle est un cadre juridique et philosophique qui garantit à chacun la liberté de croire, de ne pas croire, et surtout de vivre ensemble sans domination.

Dans ce cadre, l'hospitalité ne constitue pas une exception tolérée, mais une exigence morale compatible avec les principes républicains.

Accueillir l'autre, l'aider, le respecter, ne revient pas à imposer une croyance, mais à reconnaître une dignité. La laïcité protège l'espace commun, elle n'assèche pas l'humanité. Accueil ne signifie pas communautarisme. Il est fondamental de le rappeler clairement : accueillir, ce n'est pas se replier sur les siens. Ce n'est pas aider uniquement ceux qui nous ressemblent.

C'est au contraire ouvrir sans distinction, dans le respect de l'égalité républicaine. En France, de nombreuses initiatives de solidarité portées par des citoyens musulmans : distributions alimentaires, accompagnement social, soutien scolaire, s'adressent à tous, sans condition de foi ou d'origine.

Ces actions ne fragmentent pas la société. Elles réparent parfois ce que la précarité, l'isolement ou l'indifférence ont abîmé. Elles ne concurrencent pas l'État, elles complètent le tissu social là où il est fragilisé.

HOSPITALITÉ ET LUCIDITÉ : ACCUEILLIR SANS NAÏVETÉ

Accueillir ne signifie pas renoncer à la vigilance, ni ignorer les règles communes.

La République fixe un cadre clair : respect des lois, neutralité des institutions, protection de l'ordre public. L'hospitalité républicaine s'exerce

dans ce cadre, non contre lui.

Aider une personne en difficulté ne suspend pas le droit, elle l'humanise.

Le principe de fraternité, reconnu par le Conseil constitutionnel, rappelle que la solidarité désintéressée fait partie de l'ADN républicain, tant qu'elle respecte les lois communes. Hospitalité, dignité et égalité.

HOSPITALITÉ = DIGNITÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

Accueillir l'autre, c'est refuser toute hiérarchisation des vies. C'est considérer que chaque personne, quelle que soit son histoire ou sa situation, mérite respect et considération.

Dans cette perspective, l'hospitalité n'est ni une faiblesse ni une concession. Elle est une force civilisatrice, car elle empêche la société de se durcir, de se fermer, de se déshumaniser.

LES MOSQUÉES : LIEUX D'ÉCOUTE, NON DE REPLI

Contrairement aux caricatures, de nombreuses mosquées en France jouent un rôle social discret mais essentiel.

Elles sont des lieux d'écoute pour les personnes isolées, des espaces de médiation familiale ou sociale, des relais vers les institutions publiques.

Lorsqu'elles respectent le cadre légal, ce qui est la norme, elles ne sont pas des lieux de séparation, mais des espaces de respiration sociale. La foi vécue en République n'est pas une fermeture, mais une présence apaisée et responsable.

ÊTRE MUSULMAN EN FRANCE : ACCUEILLIR DANS LE CADRE COMMUN

Être musulman en France, ce n'est pas se fermer, c'est accueillir dans le cadre commun.

Cela signifie respecter les lois de la République, agir pour le bien commun, refuser toute instrumentalisation religieuse ou politique, contribuer à la cohésion sociale.

L'HOSPITALITÉ DEVIENT ALORS UN PONT, NON UN MUR

L'hospitalité n'est ni contraire à la laïcité, ni étrangère à la République. Elle en est l'un des visages les plus humains, lorsqu'elle est vécue avec discernement, responsabilité et respect du cadre commun.

Quand la loi protège sans exclure et que la conscience agit sans dominer, l'hospitalité devient un pacte vivant. Ni repli, ni renoncement, mais une fraternité incarnée, où chacun trouve sa place dans la maison commune appelée République.



L'hospitalité, là où la foi accepte de perdre pied

PAR AMINE BENROCHD

En cet hiver 2026, dans plusieurs villes de France, des mosquées de quartier ouvrent leurs portes aux plus démunis pendant les vagues de froid. Des bénévoles se mobilisent, souvent à l'appel de fédérations musulmanes ou d'ONG pour distribuer : repas chauds, couvertures, un abri temporaire pour des sans-abri de toutes origines. Ces gestes discrets posent une question essentielle : l'hospitalité en islam est-elle un héritage culturel valorisant, ou une épreuve spirituelle qui nous oblige à nous décentrer ?

Accueillir sans garantie

Le Coran rapporte le geste d'Abraham face à des visiteurs inconnus. Ils entrent, saluent de la paix ; il répond de même, puis prépare discrètement un veau gras pour les recevoir (Coran 51, 24-26). Le détail est décisif : « gens inconnus ». Abraham n'attend ni identité ni justification. Il accueille avant de comprendre. Ce récit bref pose le modèle : un acte immédiat, sans filet de sécurité. L'hospitalité n'est pas une vertu abstraite ; elle précède la maîtrise et l'explication.

Un critère de foi

L'islam lie la foi à cet accueil : « *Que celui qui croit en Dieu et au Jour dernier honore son hôte* » (Boukhari, Muslim). Le lien est direct : croire engage une manière concrète d'ouvrir sa porte. Un autre hadith limite le droit de l'hôte à un jour et une nuit – mesure raisonnable, non héroïsme spectaculaire. L'hospitalité devient ainsi une responsabilité ordinaire, inscrite dans le quotidien.

Quand l'autre dérange

La tension surgit lorsque l'hôte n'inspire plus confiance, mais une méfiance. Aujourd'hui, l'étranger est souvent celui qui s'installe dans



Ph © fantareis

une précarité durable : réfugié sans statut, personne isolée, figure socialement marginalisée. Sa présence trouble la tranquillité et l'image.

Le Coran n'élude pas cette difficulté. Il loue ceux qui nourrissent « par amour pour Dieu, le pauvre, l'orphelin et le captif » (76, 8), en précisant : « Nous vous nourrissons pour la Face de Dieu seul ; nous ne voulons de vous ni récompense ni reconnaissance » (76, 9). Le don est gratuit, détaché de tout retour. Le captif – potentiellement un ennemi – marque la limite extrême : l'hospitalité ne dépend ni de la sympathie ni de l'affinité.

Un miroir sans complaisance

Dans de nombreux contextes musulmans actuels, l'hospitalité reste généreuse au sein du cercle des semblables, mais se fait prudente, voire conditionnelle, face à l'altérité qui inquiète. On invoque alors la prudence, le risque, la peur de l'engrenage. Ce glissement est humain, rarement assumé. Pourtant, la question posée transcende le pratique : jusqu'où la foi accepte-t-elle de perdre le contrôle ?

Des fidélités vivantes

Ce constat n'efface pas les pratiques réelles. Depuis 2017, Islamic Relief maintient un soutien durable aux Rohingyas dans les camps de Cox's Bazar, malgré les coupes internationales de 2025 qui ont aggravé la malnutrition. En France, pendant l'hiver 2025-2026, des mosquées ouvrent leurs salles aux personnes en rue, souvent dans la discrétion. Ces gestes, invisibles aux médias, témoignent que l'hospitalité islamique persiste précisément là où elle renonce au spectaculaire.

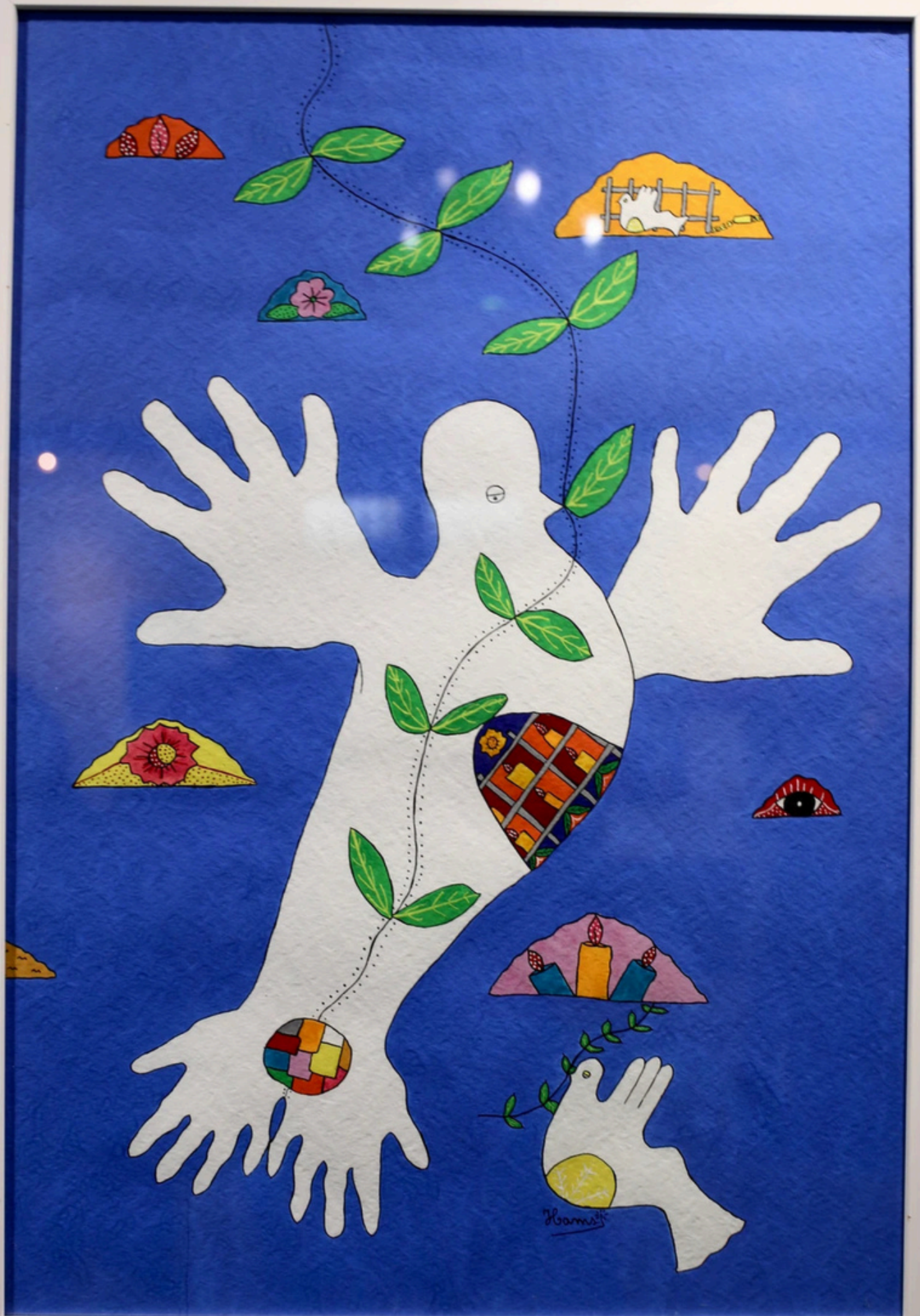
Décentrer le cœur

Accueillir, ce n'est pas seulement ouvrir un espace matériel. C'est consentir à une perte réelle : de temps, de tranquillité, parfois de certitudes. Le Prophète ﷺ recevait des non-musulmans, même hostiles, sans condition. Un hadith qudsi l'exprime : « Ô fils d'Adam, dépense, Je dépenserai pour toi » (Muslim). Le retour ne vient pas de l'hôte, mais de Dieu. Logique inversée, exigeante dans la pratique.

Là où la foi se vérifie

L'hospitalité demeure l'un des lieux les plus discrets de la foi. Elle ne se proclame pas, ne se capitalise pas. Elle se joue dans des gestes modestes, invisibles, loin des regards. C'est ce qui la rend exigeante : elle fait descendre la foi du registre de l'identité vers celui de la responsabilité vécue. L'hospitalité n'est pas vécue comme un ornement pour embellir le discours religieux. Elle est une mise à l'épreuve. Là où elle se retire, ce n'est pas seulement l'autre qui reste à la porte, mais une foi trop soucieuse de se préserver pour accepter d'être déplacée.





DE PARIS
t
becker

espoir
line sur toile

GRANDE MONTAGNE

Yennayer

Artiste : HAMMIS

La Paix par l'Art
Acrylique sur toile
N. 42 cm L. 30 cm

Actualités

de la Grande Mosquée de Paris

du 15 au 21 janvier 2026

16
janv.

Yennayer : un dîner de fête pour les étudiants

Une belle soirée de partage organisée à l'occasion de Yennayer, le Nouvel An berbère : la Grande Mosquée de Paris offrait ce vendredi un dîner aux étudiants réunis par l'association ADDRA, avec qui nous menons de nombreuses actions de solidarité.



Ph © Guillaume Sauloup



Le recteur de la Grande Mosquée

ouvre ses bras aux
« Mains de la paix »

Le week-end a pris des airs de fête au sein de la Grande Mosquée de Paris. Fans de savoir, d'art et de découverte s'y sont retrouvés pour célébrer le Nouvel An amazigh, Yennayer 2976. Pendant deux jours, la salle Émir Abdelkader s'est transformée en un véritable espace d'expression culturelle, offrant un aperçu riche et vivant d'un patrimoine commun aux peuples d'Afrique du Nord, dans toute leur diversité.

La célébration s'est ouverte par une allocution du recteur de la Grande Mosquée de Paris, M. Chems-eddine Hafiz, qui a exprimé sa satisfaction de voir cette tradition s'inscrire durablement dans l'agenda culturel de l'institution depuis désormais trois ans. Devant le public, il a rappelé : « Je suis particulièrement heureux d'avoir instauré la célébration de Yennayer à la Grande Mosquée de Paris depuis trois ans. Nous avons offert des moments de joie aux petits comme aux plus grands... »

Il a tenu à souligner que cette célébration, organisée dans l'enceinte même de la mosquée, ne contredit en rien les valeurs de l'islam. S'adressant à celles et ceux qui pourraient s'interroger sur la démarche, il a précisé que Yennayer ne relève ni du rite ni de la croyance religieuse, mais bien de la culture et de l'histoire, deux dimensions pleinement légitimes



Ph © Guillaume Sauloup

dans un lieu ouvert sur la société. Un rappel, en filigrane, que l'islam est aussi un message d'ouverture, de dialogue et de rencontre avec l'autre.

Le programme a également laissé une large place à la création artistique, avec l'exposition des œuvres de l'artiste peintre et écrivain Boubaker Hamissi, venu spécialement d'Algérie pour faire découvrir la richesse de la culture amazighe, et plus particulièrement celle de la Kabylie. Ses toiles, dominées par le jaune, ponctuées de touches de vert, de rouge et de noir, restituent avec force les scènes de fête liées à Yennayer, aux Waâdât, les moments de partage, la Touiza ou Ouziâa, symbole de solidarité villageoise.

En observant attentivement les tableaux, on y distingue la place centrale de la femme, vêtue de ses habits traditionnels, entourée d'enfants et d'hommes au rythme du bendir, accompagnés parfois du son des flûtes. Certaines scènes montrent également la préparation des bêtes destinées au sacrifice, prélude aux repas collectifs. La Ouziâa, telle que représentée par la région, incarne cet esprit de communion où tous les habitants du village, y compris ceux qui ont quitté la terre natale, se retrouvent pour partager équitablement, sans distinction entre riches et pauvres.



Ph © Guillaume Sauloup

Sur un autre pan de l'exposition, les regards étaient attirés par une série d'œuvres intitulées « Les Mains de la paix ». Des toiles singulières, composées d'empreintes authentiques de mains de personnalités, engagées en faveur de la paix et du dialogue. Parmi elles, celles de l'abbé Pierre, infatigable défenseur de la dignité humaine, de l'humaniste Albert Jacquard, du prix Nobel de la paix Adolfo Pérez Esquivel, de Daniel Cohn-Bendit, ou encore du pape François, à la mémoire duquel l'artiste rend hommage. À travers ces empreintes, Boubaker Hamissi a voulu donner un visage à la paix, en rappelant que le vivre-ensemble se construit aussi par des gestes simples, symboliques, mais profondément humains.

Face à ces œuvres, un espace était consacré aux récits et aux contes, traduits de l'amazigh vers le français. Certains sont issus de l'héritage de Si Mohand Ou Mhand, figure clé des montagnes du Djurdjura et de la culture algérienne, source d'inspiration revendiquée par l'artiste. D'autres plongent dans une mémoire plus intime, celle de son enfance nourrie des histoires que lui racontait sa mère.

À travers l'ensemble de cette exposition, l'artiste rend un hommage appuyé à la femme kabyle, qu'il considère comme le pilier de la culture amazighe. Gardienne des symboles, des



gestes et des récits, elle a su préserver et transmettre ce patrimoine de génération en génération.

La fête n'aurait pas été complète sans la générosité, marque de fabrique de la Grande Mosquée de Paris. L'événement a aussi été l'occasion de faire découvrir aux visiteurs, notamment étrangers, la gastronomie amazighe, différentes variétés de couscous et de pâtisseries traditionnelles, témoignant du savoir-faire culinaire des femmes kabyles.

L'après-midi, l'ambiance est restée fidèle à l'esprit amazigh. Les enfants se sont rassemblés autour d'une conteuse, ni mère ni grand-mère cette fois, assis sur une « zarbia », attentifs et curieux. La voix était celle de Mme Saâdia Thabeti, responsable et animatrice du Salon de lecture de la littérature algérienne d'expression française, un espace qu'elle consacre à faire découvrir aux jeunes issus de l'immigration algérienne la richesse littéraire de leur pays d'origine.

La rencontre s'est conclue selon la tradition, par le lancer de « t'reze », ce mélange de friandises et de fruits secs jeté au-dessus des enfants, symbole d'abondance, de prospérité et de vœux de bonheur pour l'année nouvelle, dans l'espoir qu'elle soit porteuse de bienfaits, de récoltes généreuses et de jours meilleurs. *Assegas Amegaz !*

Par Nassera Benamra



Notre colloque "Face à la drogue et à son trafic"

Mercredi matin, le recteur Chems-eddine Hafiz ouvrait notre colloque "Face à la drogue et à son trafic" : « *la lutte contre la drogue se gagnera aussi dans les consciences, dans l'éducation, dans la transmission des valeurs, a-t-il expliqué dans son discours. C'est ici que les religions ont une responsabilité particulière. Les musulmans, les chrétiens, les juifs, les croyants de toutes traditions, et les personnes sans foi religieuse mais attachées à une éthique humaniste, doivent s'engager dans ce combat* ».

Deux tables rondes ont ensuite pris place pour revenir respectivement sur deux dimensions essentielles : le danger de la drogue pour la santé, avec Sadek Beloucif, Amine Benyamina et Myriam Edjlali-Goujon, puis son danger pour la société, avec Michel Kokoreff, Nacer Lalam et Fabrice Rizzoli.

Notre colloque s'est poursuivi l'après-midi avec une table ronde interreligieuse entre le pasteur Gilles Boucomont et notre imam Cheikh Abdelali Mamoun, montrant que la foi peut lutter contre ce fléau, puis avec un nouvel échange entre l'avocate Dominique Attias et l'éducateur Vincent Fritsch, rappelant le besoin de raviver le lien social.

Pour conclure, nous avons reçu pour la deuxième fois (après sa visite en décembre dernier) Amine Kessaci : un témoignage poignant et engagé, recueilli par la journaliste Amina Kallache.





Paroles du Minbar

LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI LE DEVOIR DU MUSULMAN ENVERS LA SOCIÉTÉ - PARTIE 3

16
janv.

Par Cheikh Younes Larbi



Ph © Omar Boulkroum

Louange à Allah, qui a fait de la diversité humaine une sagesse et de la connaissance mutuelle une voie d'entraide et non de division. Je Le loue, je m'en remets à Son assistance et je sollicite Son pardon. J'atteste qu'il n'est de divinité digne d'adoration qu'Allah, l'Unique, sans associé. Il a prescrit la justice envers tous et a établi la bienfaisance comme une valeur universelle. J'atteste également que notre maître Mohamed est le serviteur et le Messenger d'Allah, envoyé comme miséricorde pour l'ensemble des mondes. Qu'Allah prie sur lui, sur sa famille, ses compagnons et tous ceux qui suivent sa voie jusqu'au Jour dernier.

Cela étant dit,

Il incombe au musulman, dans la société où il vit ou qui l'a accueilli, d'adopter un comportement par lequel sa présence devient source d'harmonie plutôt que de rejet, de rapprochement plutôt que de rupture. Parmi les qualités essentielles figurent la légèreté d'esprit, la qualité du lien humain et la capacité à faire naître la joie dans les cœurs, sans jamais s'écarter de la vérité ni dépasser les limites.

Dans la conception de l'islam, la légèreté d'esprit n'est ni moquerie ni dérision. Elle est noblesse de l'âme, parole sincère et sourire authentique. Le Prophète ﷺ a dit : « Ne considère aucun bien comme insignifiant, fût-ce le fait de rencontrer ton frère avec un visage avenant. » Il a également dit : « Ton sourire adressé à ton frère est une aumône. ». Il existe ainsi un bonheur particulier, que seuls perçoivent les cœurs sincères : celui que l'on éprouve lorsqu'on devient cause de joie pour autrui ou que l'on contribue à alléger sa peine. Le Prophète ﷺ a dit : « Les œuvres les plus aimées d'Allah, après les obligations, sont celles par lesquelles tu fais entrer la joie dans le cœur d'un musulman. »

Pourquoi cela ? Parce que la vie est faite d'efforts, de fatigue, d'épreuves et de douleurs. Ce qui apporte aujourd'hui le réconfort peut devenir demain source d'inquiétude, car rien n'est durable. C'est pourquoi chacun, à un moment de son existence, a besoin d'une présence bienveillante et d'un regard empreint de compassion. Et ceux qui atteignent la plus haute dignité sont précisément ceux qui soulagent les détresses, facilitent les difficultés et mettent leur énergie au service du bien des autres. Le Prophète ﷺ a dit : « *Soutiens ton frère, qu'il soit injuste ou victime d'injustice.* »

Si, d'un point de vue religieux, faire naître la joie chez le musulman est une œuvre louable et encouragée, cela vaut à plus forte raison envers le non-musulman, notamment dans les sociétés où la coexistence est une réalité quotidienne. Dans ces contextes, l'islam est perçu à travers les comportements avant les discours, et les actes avant les paroles. Allah le Très-Haut dit à propos de ceux qui ne combattent pas et n'oppriment pas : « Allah ne vous interdit pas d'être bienfaisants et équitables envers eux, Allah aime les équitables. » Cela signifie que la justice et la bonté sont des principes constants, et qu'Allah aime ceux dont les paroles et les actes sont justes et cohérents.

Nous le disons avec la gravité de celui qui aime : le jour où l'on comprendra que répandre la joie, la bienveillance et la dignité n'est pas un supplément moral, mais une responsabilité quotidienne vécue dans l'espace public, le travail et les relations sociales, alors il deviendra évident que l'appel à la foi n'est pas une parole que l'on entend, mais une conduite que l'on voit. Je dis cela et je demande pardon à Allah pour moi et pour vous.

DEUXIÈME PRÊCHE

Louange à Allah, Seigneur des mondes, qui a fait de cette religion une miséricorde sans exclusion, une justice sans partialité et une vérité sans duplicité. J'atteste qu'il n'est de divinité digne d'adoration qu'Allah, l'Unique, et que notre maître Mohamed est Son serviteur et Son Messenger.

Notre Prophète ﷺ, malgré la grandeur de sa mission, faisait preuve de douceur et de bienveillance. Il plaisantait sans jamais s'écarter de la vérité. Lorsqu'on lui dit : « *Tu plaisantes avec nous* », il répondit : « *Je ne dis que la vérité.* » Il se rapprochait des gens, quels que soient leur âge et leur condition. Il consola un enfant attristé par la perte de son oiseau, respectant sa peine et lui adressant une parole douce. Il enseignait ainsi que les sentiments humains méritent considération, même lorsqu'ils paraissent simples.

Il partageait aussi des moments de simplicité avec son épouse Aïcha, qu'Allah l'agrée, et disait avec sourire : « *Celle-ci en retour de celle-là* », illustrant un équilibre humain et spirituel rare.

Les Compagnons furent formés à cette voie. Ils ne voyaient pas dans la joie une faiblesse, ni dans la bienveillance une atteinte à la foi. Mais lorsque venait l'heure de la vérité et des responsabilités, ils se montraient fermes, constants et dignes du dépôt confié.

Cette religion ne veut ni d'un musulman austère qui repousse, ni d'un rigoriste qui étouffe, ni d'un être replié sur lui-même. Car si tous ne lisent pas le Coran dans nos livres, tous lisent l'islam dans nos comportements, nos visages et nos paroles.

L'équilibre du musulman réside dans l'alliance entre douceur et fermeté, miséricorde et clarté, humanité et principes. Et face aux injustices qui frappent des peuples entiers, à Ghaza, au Soudan et ailleurs, le silence n'est ni neutralité ni sagesse, mais faillite morale.

Dans cette responsabilité morale et humaine, la Grande Mosquée de Paris assume pleinement sa mission. Par la voix de son recteur, par la parole portée depuis sa chaire, par ses prises de position publiques et par l'engagement réfléchi de son administration, elle porte avec constance la cause des peuples opprimés, à Ghaza, au Soudan et ailleurs. Elle le fait avec lucidité et discernement, dans le respect de la foi, du droit et des principes républicains, affirmant clairement le refus du meurtre des innocents, le rejet de toute injustice et le devoir de se tenir aux côtés des opprimés. Car se dresser contre l'injustice n'est pas seulement une exigence

religieuse, mais un impératif humain universel. Nous rejetons le meurtre des innocents parce que notre religion le rejette. Nous refusons l'injustice parce qu'Allah se l'est interdite à Lui-même. Et nous nous tenons aux côtés des opprimés, parce que c'est un principe humain avant d'être une appartenance religieuse. Soyons donc conformes à l'idéal de notre religion : des cœurs solidaires des opprimés, des paroles sincères, une conduite digne, des visages bienveillants et des positions claires, témoins d'une voie de juste milieu.

Ô Allah, préserve la France, son peuple et tous ceux qui y résident. Accorde-leur de vivre ensemble dans la sécurité et la paix, et fais de ce pays un exemple authentique de coexistence, fondée sur le respect, la justice et la dignité humaine.

Ô Allah, secoure les opprimés, protège les peuples éprouvés, fais de nous des artisans du bien. Répands la sécurité et la paix sur le monde, unis les cœurs autour du bien, et accorde à Tes créatures une miséricorde, une justice et une paix durables.

Ô Allah, Seigneur des mondes, exauce nos prières !



Le voyage nocturne

QUAND ? POURQUOI ? ET COMMENT ?

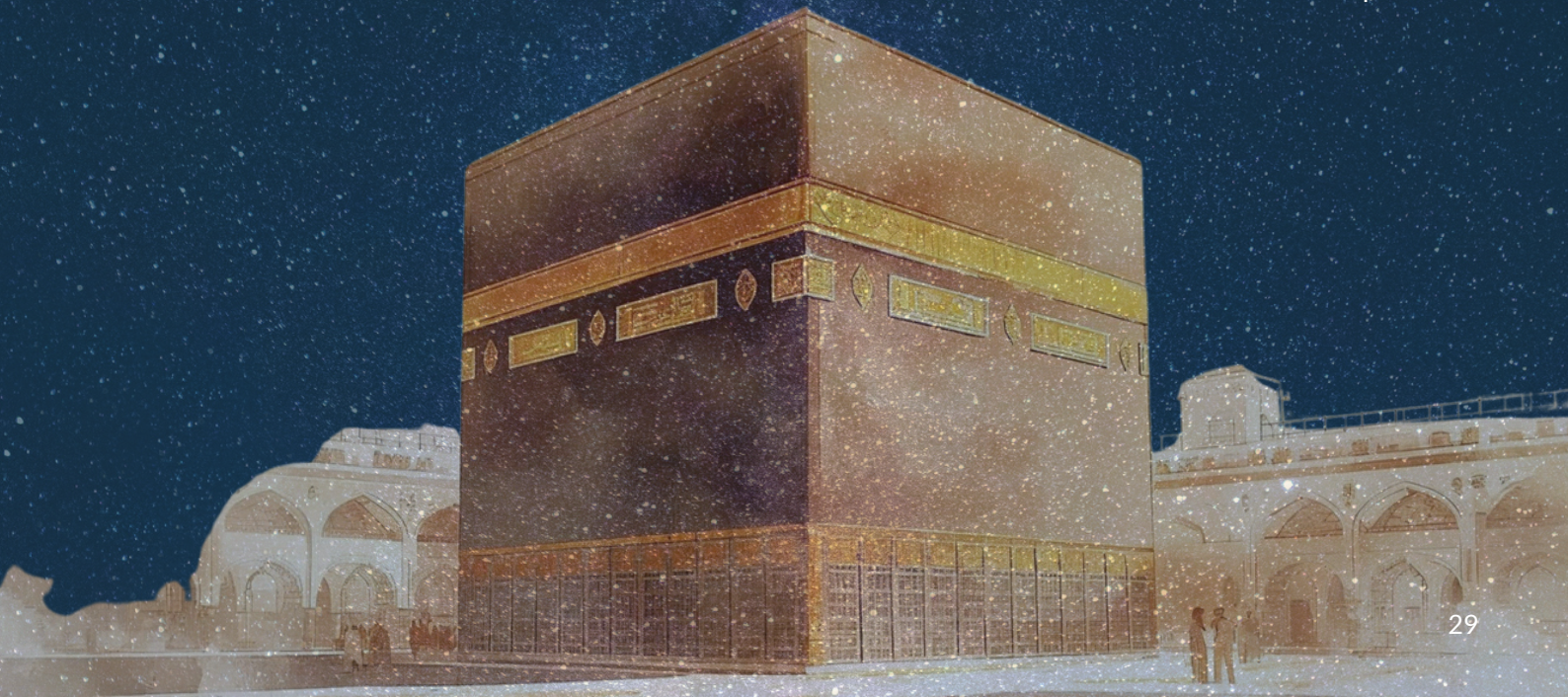
On ne peut quitter ce mois sacré de Rajab sans au moins évoquer, voire commémorer, cet événement historique et extraordinaire que notre Prophète bien-aimé a vécu à l'un des moments les plus difficiles de son existence. En effet, l'ordre établi par Quraych, les habitants de La Mecque, ne s'appliquait plus à lui dès lors qu'il ne bénéficiait plus de la protection tribale qu'imposaient alors les règles sociales de l'époque. Son sang n'ayant plus aucune valeur. Néanmoins, deux règles d'exception empêchaient Quraych de s'en prendre à lui et de lui ôter tout simplement la vie : Tout d'abord grâce à l'hospitalité que lui avait accordé (Istijara) un notable de Quraych, en l'occurrence Mut 'Im Ibn 'Ady qui était ami de son oncle Abu Taleb. Je précise que cette hospitalité était une tradition ancestrale que respectaient les tribus arabes et en particulier les descendants de Modar dont est issu Quraych. Et la seconde raison était la sacralité de ce mois de Rajab qui interdisait l'écoulement du sang et la lutte armée. Une trêve que respectait les tribus de Modar, d'où le surnom de ce mois « Rajab Modar ».

Quand ?

Selon les historiens comme Ibn Hayyane rapporte dans son exégèse que notre mère Aïcha (qu'Allah l'agrée) avait affirmé que cet événement avait eu lieu un an et demi avant son immigration durant le mois de Rajab.

Les savants Ibn Atiya, Ibn Qotayba, Ibn Abdelbarr El Andalusi, El Hafidh El Qastalâni et Eddiyarbakri. Ibn al-Jawzî, dans son ouvrage Histoire des rois et des nations, a même été plus précis en affirmant

qu'il s'agissait de la nuit du vingt-septième jour de Rajab. Cette opinion est également rapportée par le grand imam El-Ghazâlî dans El-Ihyâ, ainsi que par les imams El-Balqînî, En-Nawawî, Er-Rāfi'î et Es-Souyoûfî. Il est vrai que plus tard, le Prophète n'accordera jamais d'importance à ce jour en légiférant un rituel commémoratif comme son jeûne ou en lui accordant un caractère festif. Néanmoins, comme l'affirme une majorité de savants, si ce miracle a bien eu lieu à cette date, il n'est pas



proscrit de marquer un temps de réflexion sur les circonstances et les raisons qui ont provoqué cette intervention divine au profit de notre noble Prophète Mohammed (Prières et salutations de Dieu sur lui).

Pourquoi ?

Il est évident que la raison spirituelle principale de cette élévation réside dans la réception de la législation des cinq prières quotidiennes, destinée à lui-même, comme aux membres de sa Oumma. Toutefois, si l'on replace l'événement dans son contexte historique, il est intéressant de rappeler que l'hospitalité qui lui avait été accordée (Istijara) ne pouvait excéder trois jours. Au-delà de ce délai, il ne pouvait plus prétendre à cette protection. Or, le vingt-septième jour de Rajab annonçait précisément la fin imminente de cette trêve moudariyya, rendant ainsi la situation du Prophète de plus en plus précaire.

Mais un détail important de ce voyage miraculeux allait offrir au Prophète l'occasion de repousser, pour quelques mois encore, le danger de mort qui pesait sur lui. Quraych, dans son arrogance, tomba dans son stratagème, persuadée qu'il venait de s'enfoncer davantage dans ce qui a été considéré comme une « imposture », en déclarant avoir accompli, en une seule nuit, un aller-retour entre La Mecque et Jérusalem. Il affirma alors pouvoir prouver la véracité de ses paroles en annonçant qu'il avait aperçu, lors de son voyage de retour sur sa monture ailée, une caravane en provenance de Médine, se dirigeant vers La Mecque, et celle-ci devrait arriver dans un délai de trois jours. Il engagea ainsi sa vie dans ce pari audacieux, en contrepartie de la garantie de ne plus être inquiété.

Or, à l'issue du troisième jour, la caravane annoncée fit effectivement son entrée à La Mecque, mettant fin, pour un temps, à la fureur des Quraychites à son encontre.

Comment ?

Alors qu'il était allongé chez son protecteur temporaire Mout 'Im Ibn Addy, l'Archange Gabriel le réveilla et le pris par la main jusqu'au sanctuaire de la Mecque, la Kaaba. Il y trouva une monture blanche, plus grande qu'un âne et moins corpulente qu'un mulet. Il monta dessus et en un éclair, il fut transporté jusqu'à Jérusalem, près de la Mosquée El Aqsa. Il y pria, imam devant une multitude de Prophètes, transcendants chacun son époque et sa contrée d'origine. Il entama ensuite la deuxième partie de son voyage appelée l'Ascension (EL Mi'raj). Ce voyage spatio-temporel lui permit d'échanger avec des prophètes à chaque niveau d'élévation. Au dessus de ces sept cieux, il aperçu un gigantesque jujubier céleste et continua son ascension sans l'Archange qui risquait de se bruler s'il se risquait d'avancer. En arrivant devant la magnificence de la lumière divine, il reçut de son Seigneur, un moyen lui permettant à lui et ses adeptes musulmans, de réaliser cette connexion avec le divin depuis leur position sur Terre, la Salât est légiférée au final, après plusieurs assouplissements recommandés par le Prophète Moïse au 6^{ème} ciel, pour passer de cinquante (50) prières par jour à seulement cinq (5). De là, il reprit son chemin de retour vers Jérusalem et ensuite vers la Mecque. Le Prophète réconforté et redynamisé continua de plus belle sa mission de prêcheur et Messenger d'Allah l'Exalté, comme une miséricorde pour toute l'humanité.

Par Cheikh Abdelali Mamoun



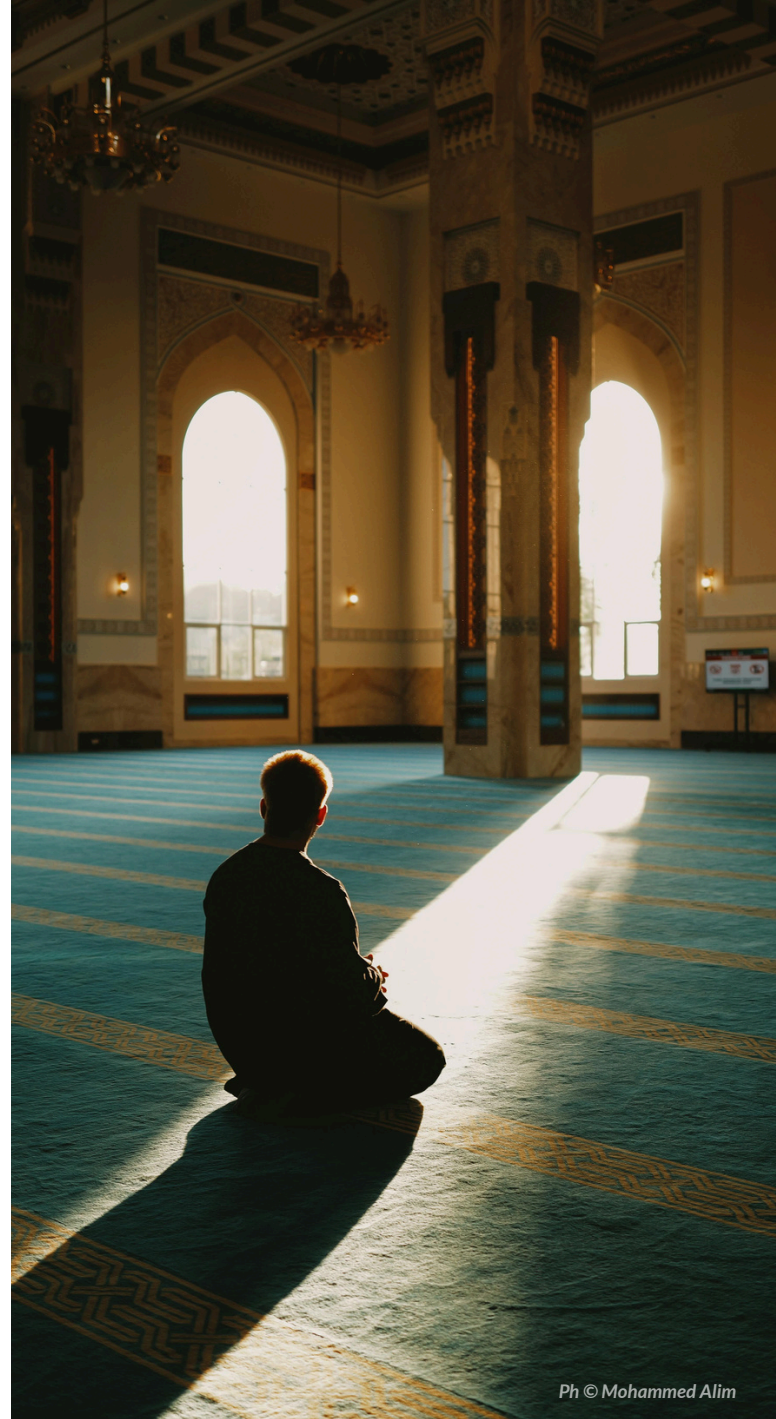
Récits célestes

72 | LORSQUE L'ACCUEIL DES PLUS VULNÉRABLES DEVIENT LA MESURE DE LA CIVILISATION

Par Cheikh Abdelkader Belabdi

Les civilisations ne se sont jamais mesurées, dans l'histoire humaine, à la hauteur de leurs murailles ni à l'abondance de l'or accumulé dans leurs coffres, tout cela est éphémère, quelle qu'en soit la durée. Elles se mesurent plutôt à ce qu'elles ont su faire face à la fragilité humaine : à la manière dont elles ont accueilli le faible, protégé l'orphelin, et transformé la perte, du statut de malheur, à une responsabilité assumée, d'un fardeau social en une valeur morale. En ce sens, l'accueil n'est pas un simple détail éthique, mais un véritable critère de civilisation ; et la compassion n'est pas un ornement du discours, mais une structure profonde de l'édifice social.

Et lorsque l'on ouvre le récit coranique, on n'y trouve pas seulement la chronique de la puissance, mais une histoire parallèle de la délicatesse. Le vulnérable y occupe le cœur du récit, non sa marge ; l'orphelin n'y est pas une exception sociale, mais un signe révélateur de la sincérité de la foi et de la justice de l'ordre collectif. « *Quant à l'orphelin, ne le maltraite pas* » : ce n'est pas une exhortation sentimentale, mais une règle fondatrice qui organise le rapport d'une société vis à vis d'elle-même, et qui redéfinit la notion de force, non plus comme capacité de domination, mais comme aptitude à accueillir.



Ph © Mohammed Alim

Et ce n'est pas un hasard si le message final s'est édifié sur l'expérience de l'orphelinat. Le prophète Mohamed ﷺ a grandi orphelin, il a connu la perte avant de connaître la mission, et il a été élevé dans la protection, avant d'être chargé de la Révélation. Ce n'était pas un détail biographique, mais un fondement profond du sens même de la civilisation appelée à naître. Celui qui a goûté à la perte, et qui, dans sa fragilité a été entouré avec bienveillance, ne construit pas son œuvre sur l'exclusion. Ainsi, l'accueil fut la première langue humaine qu'il apprit, avant même d'être prophète pour une communauté nouvelle.

Et le Coran évoque cette expérience non pas comme un souvenir personnel, mais comme un fondement civilisationnel : « **Ne t'a-t-Il pas trouvé orphelin et accordé refuge ?** » La gratuité exprimée ici ne renvoie pas à un événement révolu, mais à ce qui doit en découler. L'accueil cesse alors d'être un geste individuel pour devenir une valeur fondatrice, qui passe de la biographie à la législation, de l'émotion au système. L'orphelin devient ainsi un critère éthique : c'est à la place qui lui est accordée que se mesure le degré d'élévation d'une société.

Ce fil se prolonge dans l'ensemble du récit coranique. Moussa (Moïse), que la paix soit sur lui, naît en un temps de meurtre et d'exclusion ; il est jeté au fleuve, mais la sollicitude précède la violence, et il est accueilli au cœur même du palais qui voulait sa perte. Maryam (Marie), que la paix soit sur elle, affronte la fragilité de l'isolement, et cette fois, l'abri est d'ordre spirituel : une parole qui soutient l'âme avant même de protéger le corps. Quant aux Gens de la Caverne, lorsque la terre se rétrécit autour d'eux, ils ne cherchent pas le pouvoir, mais un refuge où préserver le sens, au moment où la réalité ne peut plus le porter. Dans tous ces récits, l'accueil n'est jamais une faiblesse, mais une condition de survie.

Et dans la Sunna prophétique, ce sens devient une pratique quotidienne, non un idéal abstrait. Le Prophète ﷺ fait de la prise en charge de l'orphelin un chemin vers le Paradis, non comme une aumône passagère, mais comme l'affirmation explicite que la proximité d'Allah se mesure à la proximité des plus faibles. La première communauté ne s'est pas construite sur l'exclusion de la fragilité, mais sur son intégration. L'orphelin n'était pas en marge du groupe, mais en son cœur ; le pauvre n'était pas un fardeau, mais un partenaire à part entière du nouveau pacte social.

C'est ainsi que se sont dessinés les contours d'une civilisation humaine sans équivalent. Une civilisation qui n'a pas fait de la force le critère de la supériorité, mais de la capacité d'accueil. Elle n'a pas défini l'urbanité par ce qui s'érige, mais par ce qui est préservé. Et lorsque l'on contemple la première cité, on n'y voit pas de

palais imposants, mais une société qui a redéfini la dignité : le faible y est en sécurité, l'orphelin visible, et le démuné porteur d'un droit, et non pas objet de pitié.

À la lumière de cette signification, la question se renouvelle dans notre monde contemporain, même si ses formes ont changé : que faisons-nous de la fragilité humaine ? Comment traitons-nous l'orphelin d'aujourd'hui, l'enfant sans abri, le réfugié arraché à son monde, le vieillard relégué aux marges des villes ? Une civilisation incapable d'offrir refuge, quelle que soit l'ampleur de son progrès technique, demeure une civilisation inachevée dans son âme. Car le véritable critère de sa maturité ne se mesure pas à ce qu'elle possède, mais à ce qu'elle est capable d'accueillir.

Ainsi, le récit, qu'il soit coranique ou prophétique, révèle une vérité civilisationnelle profonde : l'accueil n'est pas un acte de charité condescendante, mais une reconnaissance réciproque de l'humanité partagée. La civilisation ne naît pas des palais, mais des maisons ouvertes ; elle ne se mesure pas à la force qu'elle déploie, mais à l'ampleur de la miséricorde qu'elle sait offrir. Et dans un monde où l'arrachement et l'exil ne cessent de s'étendre, cette leçon ancienne retrouve toute son actualité : la véritable civilisation est celle qui fait de la fragilité une part de sa conscience, non un fardeau relégué à ses marges, et qui voit dans l'accueil de l'orphelin et du vulnérable, le commencement d'un destin collectif, non la simple fin d'un élan de compassion.



LE SAVIEZ VOUS?

76

Par Cheikh Khaled Larbi

L'HOSPITALITÉ PRÉCÈDE LES LOIS, LES FRONTIÈRES ET LES RELIGIONS

Avant les lois écrites et les frontières tracées, avant les constitutions votées et les identités revendiquées, avant même que les religions ne codifient les rites et les obligations, l'hospitalité existait déjà, comme un réflexe vital, un pacte silencieux entre les humains.

✓ Une valeur millénaire

L'hospitalité est l'un des plus anciens marqueurs de civilisation. Elle ne naît pas dans les États modernes, elle surgit bien avant, là où l'homme comprend que l'autre, même inconnu, ne peut être laissé seul face à la nuit, au froid ou à la faim. Dans le Coran, l'exemple d'Ibrahim (عليه السلام) est saisissant. Dieu ne loue pas son questionnement, mais sa promptitude à accueillir. « A-t-il fait parvenir jusqu'à toi le récit des hôtes honorés d'Ibrahim ? » (Coran, 51, 24). Ibrahim ne demande ni nom, ni origine, ni intention. Il accueille avant de savoir. Il sert avant de parler. Dans cette scène fondatrice, l'hospitalité précède la connaissance, comme si l'honneur de l'homme se jouait avant toute enquête.

✓ Une richesse du désert

Dans les sociétés du désert, refuser l'hospitalité équivalait souvent à une condamnation à mort. Ne pas offrir de l'eau, de l'ombre ou un abri, c'était rompre un pacte élémentaire de survie. L'hospitalité n'était pas

une vertu morale abstraite, elle était une nécessité vitale. Chez les Arabes préislamiques, l'honneur d'un homme ne se mesurait pas à sa richesse, mais à sa table. Une tente ouverte, un feu allumé la nuit, étaient une invitation silencieuse adressée à l'étranger. Plus on donnait, plus on était respecté. Fermer sa porte, c'était perdre sa dignité.

✓ Des refuges sur le globe

En Europe médiévale, l'hospitalité était au cœur de l'organisation sociale. Les monastères accueillaient le voyageur, le pauvre, le malade. Les auberges et les hôpitaux, issus du mot hospes, l'hôte, étaient pensés comme des lieux de passage, de soin et de protection. Avant d'être des institutions, ils étaient des refuges. À travers les continents et les siècles, une constante demeure : l'hospitalité apparaît toujours avant les lois écrites, avant les frontières, avant même les appartenances religieuses clairement définies. Une civilisation commence là où l'étranger n'est pas une menace, mais une responsabilité.

Quand une société ferme sa porte, elle commence à se fissurer. Quand elle accueille, elle se souvient de ce qu'elle est. Car avant les lois qui organisent, avant les frontières qui séparent, l'hospitalité rappelle une vérité simple et universelle : nous avons tous, un jour, été l'étranger de quelqu'un.

Regard fraternel

89 | L'HOSPITALITÉ CODIFIÉE À TRAVERS LES ÂGES

Par Nassera Benamra

L'hospitalité et le sens qu'on lui donne existent depuis l'aube des sociétés humaines. Les gestes d'hospitalité jalonnent l'histoire des peuples et reflètent leurs codes sociaux. Bien avant les identités, les lois, les frontières et les institutions, l'hospitalité structurait la vie collective et l'entraide. Offrir à l'autre de la nourriture, de l'eau, un abri, ou même une parole bienveillante à celui qui venait de loin, est un geste ancien, aussi vieux que la conscience du bien et du mal. Cette hospitalité, profondément humaine, a traversé les âges sans pour autant perdre son sens.

L'hospitalité dans l'antiquité gréco-romaine

Dans la Grèce antique, l'hospitalité, appelée « Xénia », est un devoir sacré qui ne relevait pas du simple devoir moral, elle créait un lien profond entre l'hôte et l'étranger. Accueillir l'autre, partager son repas, offrir un présent ou un objet symbolique participait d'un rituel précis, porteur de reconnaissance. Dès l'époque homérique, la « Xénia » structurait les relations entre aristocrates. Ceux qui appartiennent à un rang inférieur en sont exclus. Le conte grec relate l'histoire des héros de l'Iliade, sur le champ de bataille, Diomède et Glaucos renoncent au combat en découvrant un ancien pacte d'hospitalité liant les deux familles. Plus tard, cet esprit dépasse la sphère privée pour



Ph © Guillaume Sauloup

s'inscrire dans la vie de la cité où l'hospitalité devient un outil diplomatique, garantissant à l'étranger un statut reconnu et protégé.

À Rome, l'hospitalité, désignée par le terme « Hospitium », qui signifie un acte spontané et gratuit, fondé sur des conventions durables entre individus, familles et communautés. Dans la Rome antique, le pacte d'hospitalité devient une illustration du pouvoir. Les riches organisent des banquets où se croisent alliances politiques et discussion philosophiques. Les demeures aristocrates romaines s'équipent de thermes privés et de toilettes richement décorées pour assurer le confort des invités. Dans le monde gréco-romain, l'hospitalité n'était pas un acte isolé, mais un cheminement progressif, ponctué de rites et d'étapes, par lequel l'étranger était intégré, non seulement dans la maison d'hôte, mais dans la communauté tout entière.



L'hospitalité en Chine antique et le Moyen-Orient antique

Dans la Chine antique, l'hospitalité est une question d'honneur, le fait de recevoir est une marque d'honneur imprégnée des valeurs confucéennes. Les familles aisées offrent à leurs hôtes des chambres séparées, belles et bien équipées.

Des serviettes chaudes, des bassins d'eau, des linges parfumés et accueillent leurs invités avec l'incontournable cérémonie du thé.

Dans les civilisations antiques du Moyen-Orient l'hospitalité est une valeur. Accueillir l'étranger, le voyageur ou le pèlerin, est une obligation morale. En Égypte ancienne, comme le témoignent les inscriptions hiéroglyphiques, les visiteurs sont considérés comme les envoyés des dieux. Ces pratiques ancestrales ont jeté les bases d'une tradition d'hospitalité qui perdure encore aujourd'hui dans la culture du Moyen-Orient. Des toilettes privées en pierre calcaire datant de 2 700 ans, ont été découvertes à Jérusalem.

L'hospitalité dans le cadre religieux

L'hospitalité plonge ses racines dans la tradition abrahamique. Abraham (le prophète Ibrahim, que la paix soit sur lui) en est le modèle par

excellence : il accueille ses hôtes avec chaleur et délicatesse, veille à ce qu'ils ne manquent de rien, leur offre un repas préparé avec soin, et s'adresse à eux avec attention et bienveillance. Dans le judaïsme, l'hospitalité est comparable à un arbre fruitier. Quiconque est hospitalier aura de bons enfants. Dans le christianisme, le terme « d'hospitalité », hérité du grec, signifie littéralement « l'amour des étrangers ». Dans l'Ancien Testament, elle est même explicitement prescrite par Dieu : « *Si un étranger vient séjourner avec vous dans votre pays, vous ne le maltraiterez pas. Vous traiterez l'étranger en séjour parmi vous comme un Israélite, comme l'un de vous ; vous l'aimerez comme vous-mêmes, car vous avez été étrangers en Égypte. Je suis l'Éternel, votre Dieu* » (Lévitique 19, 33-34).

Dans l'islam, l'hospitalité (Dhiyafa) est une manifestation de la foi et un acte d'amour : ouvrir sa maison à un hôte c'est s'ouvrir à une expérience humaine enrichissante, un don offert sans rien attendre en retour. Elle n'est pas un simple devoir social, mais un moyen de renforcer notre lien avec Dieu et avec nos semblables.

Dans les trois religions monothéistes, accueillir l'étranger ne relève donc pas seulement de la bienséance : c'est un acte de foi, une manière

d'exprimer sa gratitude envers Dieu et de reconnaître, en l'autre, une même humanité.

L'hospitalité au Moyen Âge et à la Renaissance

Au Moyen Âge, l'hospitalité devient un devoir chrétien, tout en reflétant fortement la hiérarchie sociale. Les nobles bénéficient de chambres individuelles et de lits garnis de plumes, tandis que les hôtes plus modestes dorment dans des dortoirs ou des salles communes. Les banquets, très protocolaires, obéissent à des codes rigoureux, sans oublier les réalités matérielles de l'époque : pots de chambre et latrines aménagées dans les murs, les « garde-robes ».

À la Renaissance, le raffinement atteint son apogée : le repas se fait art, avec des nappes parfumées à l'eau de rose et une vaisselle précieuse. L'art des bonnes manières s'impose comme norme et fait autorité ; la chaise, ainsi que les couverts, se généralisent. L'accès à des lieux d'aisance devient également un signe de considération et de respect envers les invités.

L'hospitalité dans les 18^e, 19^e et 20^e siècles

Au 18^e siècle, siècle des Lumières, les salons littéraires, souvent animés par des femmes influentes, réunissent intellectuels et artistes.

L'hospitalité bourgeoise y valorise le confort et l'élégance : carafe d'eau sur la table de nuit, linge de qualité délicatement parfumé.

Au 19^e siècle, l'époque victorienne impose une hospitalité plus stricte, fondée sur des invitations formelles, une tenue vestimentaire appropriée et des repas minutieusement réglés. Les jardins d'hiver offrent alors des espaces plus intimes pour recevoir.

Au début du 20^e siècle, l'hospitalité demeure codifiée dans les milieux aristocratiques et bourgeois : dîners et bals se préparent par des invitations officielles, et les repas se déroulent assis, en plusieurs services.

Après la Seconde Guerre mondiale, elle se démocratise et devient plus conviviale : buffets, cocktails dînatoires, cuisines du monde... En France, les maisons modernes intègrent naturellement une chambre d'amis et des toilettes réservées aux invités, symboles d'un confort et d'un bien-être partagés.

Aujourd'hui, l'hospitalité contemporaine célèbre l'attention aux détails et le soin apporté au confort. Designers et décorateurs publient des ouvrages qui mettent en avant un nouvel art de vivre, empreint de raffinement, où le beau retrouve toute sa place.



El-Walid ibn 'Abd El-Malik

PIONNIER DE L'URBANISME
ET ARTISAN DE LA MISÉRICORDE

Par Ahmed Moussa

El-Walid ibn 'Abd al-Malik (mort en 96 de l'Hégire) ne fut pas seulement un calife omeyyade sous le règne duquel le territoire de l'État s'étendit ; il fut aussi un bâtisseur, au sens profond du terme, dans sa portée civilisationnelle. Il sut conjuguer l'édification de la pierre et le soin des hommes, la puissance de l'État et sa bienveillance envers l'être humain. A une époque où les conquêtes se succédaient, El-Walid comprit que la prospérité des nations ne s'accomplit pleinement qu'avec des institutions qui préservent la dignité des gens et soulagent leurs souffrances.

Le règne d'El-Walid se distingua par un essor urbanistique sans précédent : l'agrandissement de la Mosquée sacrée (El-Masjid El-Harâm), la reconstruction de la Mosquée du Prophète à Médine, et l'édification de la Grande Mosquée des Omeyyades à Damas. Mais cet élan de construction ne se limita ni au culte ni au symbole : il s'étendit au service de la société dans ses besoins les plus essentiels, au premier rang desquels la santé et les soins. On attribue à El-Walid ibn 'Abd al-Malik d'avoir compté parmi les tout premiers à instituer, dans l'histoire islamique, des bîmâristâns (hôpitaux) organisés. Il fit établir le bîmâristân de Damas vers l'an 88 de l'Hégire, et en fit une institution publique où les soins médicaux étaient dispensés gratuitement, avec une attention particulière portée aux malades atteints d'affections chroniques, notamment les lépreux. Il ne se contenta pas de mettre le traitement à leur disposition : il leur attribua des allocations, désigna du personnel chargé de les assister, et ordonna leur isolement sanitaire, afin de préserver à la fois la sécurité de la communauté et la dignité des malades.

La politique sanitaire d'El-Walid révèle une conscience précoce de ce que l'on appellerait aujourd'hui la santé publique : organiser les soins, en assurer le financement, mobiliser des personnels dédiés, et inscrire la médecine dans une responsabilité sociale. Sous son règne, le bîmâristân cessa d'être une initiative ponctuelle ou individuelle : il devint une institution prise en charge par l'État, administrée selon des règles, et dotée de continuité.

L'intérêt qu'El-Walid porta aux hôpitaux ne fut pas un épisode passager, mais la pierre angulaire d'un long parcours au sein de la civilisation islamique : les bîmâristâns prospérèrent par la suite à Bagdad, Damas et au Caire, devenant à la fois des lieux de soins et des centres d'enseignement médical. Ainsi, le nom d'El-Walid ibn 'Abd al-Malik demeure le témoin d'une vérité simple : lorsque la puissance s'unit à la miséricorde, elle enfante une civilisation.

El-Walid ibn 'Abd al-Malik incarne la figure d'un dirigeant qui comprit que la véritable construction est celle de l'être humain, et qu'un État fort est celui qui protège le corps de ses sujets autant qu'il défend ses frontières. Il mérite dès lors d'être rappelé comme le calife de l'essor urbanistique... et le protecteur des hôpitaux.

Le Coran m'a appris

34 | À OUVRIR MA PORTE AVANT D'OUVRIR LA BOUCHE

Par Cheikh Khaled Larbi

*Avant de parler, j'ai appris à me taire.
Avant de convaincre, à regarder.
Avant de juger, à laisser entrer.*

Le Coran ne m'a pas appris à avoir raison, il m'a appris à faire de la place. Car parfois, ouvrir sa porte est une forme de sagesse que les mots ne savent pas dire.

Le Coran : un Livre qui apprend à recevoir

On dit souvent que le Coran enseigne la foi, les rites, les règles. C'est vrai.

Mais il enseigne aussi quelque chose de plus discret, de plus exigeant : l'art de recevoir l'autre.

Recevoir l'étranger. Recevoir le voisin. Recevoir celui qui partage notre quotidien, et même celui qui dérange nos certitudes.

Le Coran ne s'adresse pas à des êtres abstraits, mais à des hommes et des femmes en relation.

Il ne construit pas une foi isolée, il façonne une éthique du lien.

« Adorez Dieu sans rien Lui associer, et faites le bien envers vos parents, les proches, les orphelins, les pauvres, le voisin proche et le voisin éloigné, le compagnon à vos côtés, et l'étranger »

Coran, 4, 36

Dans ce verset, la foi en Dieu est immédiatement suivie d'un devoir envers l'autre.

Comme si croire sans accueillir était une foi inachevée.



Ph © Beyzaa Yurtkuran

Accueillir l'autre avant de le comprendre

Le Coran ne me demande pas d'abord de comprendre l'autre, mais de le respecter. De lui accorder une place avant de lui poser des questions. De lui reconnaître une dignité avant de lui demander des comptes.

Dans un monde obsédé par l'opinion, le Coran m'apprend la retenue.

Dans une société saturée de paroles, il m'enseigne l'écoute.

Accueillir, ce n'est pas approuver. Ce n'est pas se renier. C'est accepter que l'autre existe sans me ressembler.

Le Coran m'a appris que l'hospitalité commence parfois sans table ni pain, mais par un regard qui ne méprise pas, une oreille qui ne coupe pas, un silence qui respecte.

Nourrir sans attendre : une hospitalité du cœur. Parmi les versets qui m'ont le plus marqué, ceux de la sourate El-Insan résonnent comme une leçon d'humanité pure : ils offrent la nourriture, malgré son amour, au pauvre, à l'orphelin et au captif, en disant :

« **Nous vous nourrissons pour l'amour de Dieu seul, nous n'attendons de vous ni récompense ni reconnaissance.** »

Coran, 76, 8/9

Ces mots m'ont appris que l'hospitalité véritable ne cherche ni retour, ni gratitude, ni reconnaissance.

Elle libère celui qui donne autant que celui qui reçoit.

Nourrir l'autre, c'est parfois nourrir une part de soi que l'ego affamait sans le savoir.

L'étranger, le voisin, le collègue : une hospitalité quotidienne.

Le Coran ne limite pas l'hospitalité aux grandes occasions

Il la place dans le quotidien : au travail, dans l'immeuble, dans la rue.

Accueillir un collègue par une écoute sincère.

Accueillir un voisin par une attention simple.

Accueillir même celui qui dérange par une retenue digne.

« **Repousse le mal par ce qui est meilleur...** »

Coran, 41, 34

Ce verset ne m'a pas appris à me laisser écraser, mais à répondre sans m'abîmer. A transformer la tension en distance apaisée.

A garder une porte ouverte, même quand le cœur hésite.

L'hospitalité intérieure : ouvrir avant de parler

Le Coran m'a aussi appris une chose essentielle : on peut fermer sa porte extérieure tout en gardant une porte intérieure ouverte. Accueillir, c'est parfois laisser l'autre parler sans l'interrompre. C'est écouter sans préparer sa réponse. C'est regarder sans réduire l'autre à ce que l'on croit savoir. Dieu ne m'a pas demandé d'être bruyant dans ma foi, mais juste. Ni dominateur, ni effacé, mais présent avec droiture.

Le Coran m'a appris que parfois...

Ouvrir sa porte vaut mieux que mille discours. Car une porte ouverte peut réparer ce que les mots ont blessé. Quand les débats fatiguent et que les voix se durcissent, je me souviens de cette leçon silencieuse : avant d'ouvrir la bouche, ouvre ta porte.

Avant de convaincre, accueille.

Car parfois, c'est dans le geste discret que Dieu se laisse le mieux reconnaître.



LA JEUNESSE FRANÇAISE DE CONFESSION MUSULMANE

Découvrons-la

16- LES JEUNES ORPHELINS SOUS PROTECTION DIVINE

Par Cheikh Abdelali Mamoun

- Papa, papa !
- Oui Fiston, qu'est-ce qu'il y a ?
- Papa, j'ai lu le Coran aujourd'hui et je suis tombé sur des versets qui ont particulièrement attiré mon attention, pourrais-tu m'en dire plus à ce sujet ?
- Ok, et quelles sont ces versets dont tu parles ?
- Oui, Bba, c'est dans la sourate « la femme » à partir du verset 5 et ça parle des orphelins.
- Oui et alors ?
- Bin quoi ? Tu trouves ça normal que Dieu destine sa parole sacrée pour ces enfants qui ont perdu leur père ?
- Bin oui ! Que crois-tu ?! Cela démontre qu'Allah, exalté soit-il, s'en préoccupe et cherche à protéger les personnes les plus vulnérables et les plus fragiles de la société ; Et selon toi, qui serait plus fragile que les orphelins, ceux-là qui ont le plus besoin de cette protection divine ?
- Peux-tu m'en dire plus sur les circonstances qui ont déclenché la révélation de ces versets, papa ?
- En effet, lorsque des compagnons portaient en expédition à Médine, pour protéger l'intégrité de cette nouvelle nation musulmane, certains mourraient en martyrs et laissaient derrière eux des orphelins, chez leur mère, veuve. Par cupidité, d'autres compagnons (hypocrites) se mariaient avec leur mère afin de profiter de l'héritage légué par le martyr à ses enfants devenus orphelins. Ils s'accordaient alors le droit, en toute impunité, de s'accaparer l'héritage du martyr au détriment de ses enfants trop petits pour défendre leurs intérêts face à ce nouveau patriarche imposant son diktat face à eux.

Donc Dieu est venu freiner cette avidité en imposant des règles et des mises en garde contre ceux qui exploiteraient cette situation pour abuser de ces orphelins qu'ils avaient accepté de prendre en charge. Cette tutelle leur imposait dans le verset 5, de ne pas leur restituer leur argent tant qu'ils n'avaient pas constaté suffisamment de maturité chez ces orphelins et de conserver leurs avoirs en le faisant fructifier comme un bien (AMĀNA) dont ils seraient dépositaires. Dans le verset



6, il exige qu'on leur restitue cet héritage dès leur puberté, lorsque la maturité nécessaire à la bonne gestion de ce qui leur était dû était constatée. Il leur était interdit de le dilapider avant que les enfants ne grandissent et soit en mesure d'en profiter.

Ils devaient en plus procéder à cette restitution en présence de témoins afin d'éviter toute suspicion ou accusation non fondée.

Il explique ensuite, dans les versets suivants, comment partager cet héritage légué en dissuadant ainsi les oncles de ces orphelins de s'en accaparer au détriment des orphelins. Dieu va jusqu'à menacer ceux qui détournent l'argent des orphelins en le comparant à quelqu'un qui avale du feu dans les entrailles de l'enfer (verset 10). Il enjoint ensuite à la gouvernance de privilégier « la part du lion » aux enfants biologiques, après avoir accordé la « F'RIDA » (les obligations) aux autres membres (conjointes, parents et grands-parents). Ainsi dans le verset 11, est envisagée l'éventualité de n'attribuer des parts aux autres membres, qu'en l'absence de descendants et d'ascendants « les 'ASSABA » que sont les frères et sœurs, sinon les oncles, sinon les cousins paternelles.

— Et bin, Allah n'a rien laissé au hasard ! Tout est clairement expliqué, c'est le moins qu'on puisse dire Papa !

— Et oui mon fils, c'est l'objectif principal de la révélation qu'Allah a transmis à son prophète Mohammed, prières et salutations d'Allah sur lui, en l'occurrence protéger les plus faibles contre les plus forts et empêcher que règne la loi de la jungle sur terre.

Il précise à la fin (versets 13 et 14), que ceux qui s'y soumettent, bénéficieront d'une récompense au paradis éternel, par contre ceux qui s'y opposent, connaîtront un châtement humiliant en enfer. Chacun choisira sa voie...





Résonances abrahamiques

15 | L'HOSPITALITÉ SELON RICŒUR

Par Raphaël Georgy

Le concept d'hospitalité traverse toute l'œuvre de Paul Ricoeur (1913-2005), qui se définissait comme « philosophe et protestant », partant de la question de l'identité (Qui suis-je ?) au dialogue interreligieux (Pourquoi dialoguer ?), en passant par la traduction (Comment comprendre l'autre ?) et la guérison des mémoires après des conflits ou des génocides.

On se méprend sur le concept « d'identité », souvent brandi en opposition ou dans le rejet de l'autre. Car, à bien y réfléchir, ce qui fait l'être humain est sa capacité à faire place à l'autre lorsque nous agissons et lorsque nous parlons. Dans *Philosophie de la volonté* (1949) et *L'homme faillible* (1960), Paul Ricoeur soutient une « éthique de l'hospitalité » : l'homme est appelé à devenir « capable ». Capable d'entrer dans le langage et d'échanger des significations avec les autres. Capable d'agir dans le monde et d'en assumer la responsabilité. Capable de mettre sa vie en récit. Son identité est donc par essence narrative et en dialogue. Ce faisant, elle dépend d'autrui. Dans cette optique, l'hospitalité est constitutive de l'identité.

Poursuivant sa réflexion philosophique sur le langage, Ricoeur s'interroge sur la traduction et en particulier le mythe de Babel, que l'on trouve dans la Bible, où la diversité des langues est souvent comprise comme une malédiction divine. Les hommes ayant voulu s'approcher trop près de Dieu sont punis par le fait de parler des langues différentes. Le traducteur doit,

pour le philosophe, rejeter à la fois deux attitudes extrêmes. La première option voudrait que chaque langue, chaque vision du monde serait tellement unique qu'aucun pont ne serait possible entre elles. La seconde voie, à rejeter également, rêverait d'une langue universelle, unique, où le texte traduit serait comme transparent de l'original. En renonçant à ces deux options, et donc à l'idéal d'une traduction parfaite, Ricoeur recommande l'hospitalité langagière. Quand nous passons d'une langue à l'autre, nous devons accepter qu'une partie du sens soit perdu. Plutôt que de chercher un équivalent parfait et unique, il faut au contraire trouver de nouveaux mots ou à plier la langue cible pour accueillir au mieux le sens de la langue source. « *Le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger* », écrit Ricoeur (*Sur la traduction*, 2004). Le philosophe appelle cela une « *équivalence sans adéquation* ».

Presque au même moment, le philosophe aborde la douloureuse question des mémoires blessées lors de conflits ou de génocides dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000). Comment pacifier la mémoire sans oublier les crimes ? Ricoeur propose, là encore, une forme d'hospitalité, par l'échange des mémoires. Chaque partie est invitée à comprendre l'événement historique non seulement tel qu'il a été vécu, mais aussi tel que l'autre le raconte. Il ne s'agit donc pas de chercher à fusionner les récits

concurrents en un seul, mais de permettre la coexistence de plusieurs récits sur un même événement. Difficile à mettre en œuvre ? Pas si sûr, car nul besoin d'attendre la reconnaissance entre États pour commencer au niveau individuel ce processus d'écoute et d'accueil de la mémoire de l'autre.

Si l'on ne peut changer le passé, dont les générations suivantes ne peuvent être tenues pour responsables, on peut changer notre relation à celui-ci. Le pardon apparaît alors comme la forme la plus radicale de l'hospitalité, car en condamnant l'acte, on parie sur la capacité du coupable à être autre que son crime. « *Tu vaux mieux que tes actes* ». Cette hospitalité accueille la personne coupable dans l'humanité.

L'hospitalité chez Ricœur trouve une dernière

application dans le domaine du dialogue interreligieux. On pourrait dire que chaque religion fonctionne comme une langue, avec sa grammaire, son vocabulaire, sa littérature et son style d'habiter le monde. Alors le dialogue interreligieux peut être pensé comme une forme de traduction. Le chrétien peut apprendre à « *parler musulman* » ou « *parler bouddhiste* » pour comprendre l'expérience de l'autre de l'intérieur, sans pour autant abandonner sa langue maternelle. Alors il faut accepter qu'il reste toujours de l'intraduisible. On peut trouver des équivalents approchant de la Trinité chrétienne dans le Coran, mais jamais une correspondance exacte. L'hospitalité consistera alors à accueillir cet écart, condition d'une véritable rencontre.



SABIL AL-IMAN

*éclats spirituel
de la semaine*

95

ACCUEILLIR L'AUTRE,
C'EST ACCUEILLIR UNE PART DE DIEU

Par Cheikh Khaled Larbi

Accueillir n'est pas posséder, ce n'est ni dominer ni exposer. C'est ouvrir sans compter, donner sans rappeler, et parfois s'effacer pour laisser l'autre exister. Sur le chemin de la foi, l'hospitalité est une prière silencieuse qui marche vers Dieu.

L'HOSPITALITÉ :

UN ACTE DE FOI AVANT D'ÊTRE UN ACTE SOCIAL

Dans la tradition islamique, l'hospitalité n'est jamais présentée comme un simple geste de courtoisie. Elle est un signe de foi, un indicateur intérieur, une preuve concrète de ce que l'on prétend croire. Le Prophète. Mohamed ﷺ l'énonce sans ambiguïté : « *Que celui qui croit en Dieu et au Jour dernier honore son hôte.* » (Sahîh El-Boukhârî, Sahîh Mouslim)

La foi est ici liée à l'acte. Non pas à l'intention seule, mais à ce qu'elle produit dans le réel.

Honorer l'hôte devient ainsi une traduction visible de la croyance invisible.

Les savants expliquent que ce hadith établit un principe fondamental : la foi authentique ne se replie pas sur elle-même, elle s'ouvre, elle se donne, elle se met au service de l'autre.

ACCUEILLIR SANS HUMILIER, SANS RAPPELER, SANS DOMINER

L'éthique islamique insiste sur une hospitalité digne, libérée de toute forme de violence symbolique. Accueillir ne signifie pas faire sentir à l'autre qu'il est redevable. Donner ne signifie pas rappeler ce que l'on a donné. Ouvrir sa porte ne signifie pas prendre le pouvoir sur celui qui entre. Les maîtres spirituels distinguent clairement : l'hospitalité ostentatoire, qui cherche le regard, la reconnaissance, parfois même la soumission de l'hôte ; l'hospitalité sincère (Ikhlas), discrète, humble, parfois invisible, mais lourde de sens auprès de Dieu. Ibn al-Qayyim écrit que l'Ikhlas consiste à « *purifier l'acte de tout regard autre que celui de Dieu* ». Accueillir pour Dieu, c'est accueillir sans calcul, sans attente, sans supériorité.

L'HÔTE COMME ÉPREUVE SPIRITUELLE

Dans le cheminement intérieur, l'hôte n'est pas toujours une facilité. Il est parfois une épreuve.



Il déränge le rythme, bouscule le confort, met à nu l'ego. Il teste la patience, la générosité, la maîtrise de soi.

C'est précisément pour cette raison que l'hospitalité élève spirituellement.

Elle révèle ce que la prière seule ne montre pas toujours : notre capacité réelle à faire passer l'autre avant nous-mêmes.

Le Coran décrit ceux qui atteignent ce degré : ils offrent la nourriture, malgré leur propre besoin, au pauvre, à l'orphelin et au captif.

« **Nous vous nourrissons pour l'amour de Dieu seul ; nous n'attendons de vous ni récompense ni reconnaissance.** »

Coran, 76, 8-9

Donner quand on a peu, accueillir quand on est fatigué, partager quand on manque : voilà une hospitalité qui purifie le cœur.

NOURRIR L'AUTRE AVANT SOI-MÊME : UNE PÉDAGOGIE DE L'ÂME

Dans la tradition prophétique, nourrir l'hôte est un acte hautement symbolique. Il ne s'agit pas seulement de rassasier un corps, mais de reconnaître une dignité.

Plusieurs Compagnons du Prophète ﷺ rapportent avoir offert le peu qu'ils possédaient, se contentant parfois de l'eau ou de la faim, afin que l'invité ne se sente ni inférieur ni gêné.

Cette pédagogie est claire : la foi ne s'exprime pas dans l'abondance, mais dans la priorité donnée à l'autre. Accueillir devient alors un exercice de désappropriation : se détacher de ce que l'on possède, pour se rapprocher de Celui qui donne tout.

L'HOSPITALITÉ N'EST PAS DANS L'ABONDANCE

Elle est dans l'intention, dans la discrétion, et dans la capacité à s'oublier un instant pour laisser place à l'autre.

Accueillir, c'est croire sans discours, servir sans détour, donner sans retour. Sur le sentier de la foi, celui qui ouvre sa porte ouvre souvent son cœur, et parfois, sans le savoir, s'approche un peu plus de Dieu.



Invocation

”
Ô Allah,

**Ô Seigneur des horizons visibles et invisibles,
Toi qui dispenses la lumière avant que nous ne voyions,
et la miséricorde avant que nous ne la sentions,
Nous T'implorons en ce moment fragile et humble :
Accorde à nos cœurs la douceur d'accueillir,
la patience de comprendre,
la force de tendre la main même lorsque nos mains sont vides.
Fais que nos paroles soient semences de paix,
que nos regards soient des ponts invisibles,
et que nos gestes simples reflètent Ton infinie générosité.**

Âmîn ô seigneur des mondes

Le Hadith de la semaine

92 | LA DOUCEUR DU CŒUR ET LA PROTECTION DES PLUS VULNÉRABLES

Par Cheikh Younes Larbi

D'après Abou Hourayra (qu'Allah l'agrée), un homme se rendit auprès du Messager d'Allah ﷺ et se plaignit de la dureté de son cœur. Il lui répondit :

« Si tu veux que ton cœur s'adoucisse, alors nourris le nécessiteux et passe ta main sur la tête de l'orphelin »

RAPPORTÉ PAR L'IMAM AHMAD ET D'AUTRES

Lorsque cet homme vint se plaindre au Prophète ﷺ de la dureté de son cœur, il ne se plaignait ni d'un manque de science ni d'un défaut dans l'adoration, mais décrivait un état intérieur de fermeture et de repli sur soi. Ce qui retient l'attention, c'est que la réponse ne s'est pas dirigée directement vers le ciel, mais vers la terre, vers l'autre être humain : l'affamé et l'orphelin. Comme si le message signifiait que la voie de la purification intérieure passe nécessairement par l'ouverture vers l'extérieur, et que la relation avec Allah ne se dissocie pas de la relation avec l'être humain. Le Coran a établi ce sens lorsqu'il a lié la foi à la bienfaisance concrète en disant : « La vraie piété ne consiste pas à tourner vos visages vers l'Orient ou vers l'Occident, mais la vraie piété est celle de celui qui croit en Allah... et qui donne de ses biens, par amour pour Lui, aux proches, aux orphelins et aux nécessiteux... » (El-Baqara, 177).



Et comme l'a dit le Prophète ﷺ : « Aux miséricordieux, le Tout-Miséricordieux leur fait miséricorde. Faites miséricorde à ceux qui sont sur la terre, et Celui qui est au ciel vous fera miséricorde. » (Rapporté par Et-Tirmidhî)

L'être humain qui est exposé quotidiennement aux nouvelles douloureuses, aux images de guerres, aux crises migratoires et à la solitude des grandes métropoles peut en venir à ressentir que la compassion constante devient un épuisement difficile à supporter. Il choisit alors, consciemment ou non, de fermer certaines fenêtres de son cœur, se privant en même temps de l'une des sources les plus profondes du sentiment d'appartenance à ce monde.

C'est ici qu'interviennent le fait de nourrir le nécessiteux et de passer une main sur la tête de l'orphelin, comme une rupture de cet enfermement. Nourrir n'est pas seulement un acte caritatif accompli puis oublié, mais un moment de reconnaissance réciproque de l'humanité : tu reconnais son besoin, et il reconnaît ta présence dans son monde. Allah a fait de cet

acte un signe de la foi authentique lorsqu'il dit : « Ils offrent la nourriture, par amour pour Lui, au pauvre, à l'orphelin et au captif. » [El-Insan, 8]. Et le Prophète ﷺ a dit : « *N'est pas croyant celui qui se rassasie tandis que son voisin, à ses côtés, a faim.* » (Rapporté par Et-Tabarani).

Durant ce bref instant, s'effacent les différences que produisent l'économie, la langue ou la culture, et un seul élément demeure : nous sommes des êtres qui ont besoin les uns des autres. Allah le Très-Haut dit : « Et si Allah ne repoussait pas les gens les uns par les autres, la terre serait corrompue. Mais Allah est Détenteur de grâce envers les mondes. » (El-Baqara, 251)

Quant au fait de passer la main sur la tête de l'orphelin, il dépasse le simple geste affectif : il s'agit d'une réhabilitation du contact réel et sensible dans la relation humaine, à une époque où les liens se tissent de plus en plus à travers les écrans et les messages instantanés. Cette main posée n'est pas seulement symbolique, elle est existentielle : elle dit à l'enfant qui a perdu son premier soutien : « *Tu n'es pas seul dans ce monde.* » Et elle dit à celui qui tend la main : « *Tu es capable d'être une part de la guérison d'autrui, et donc de ta propre guérison.* »

Le Prophète ﷺ a donné à la prise en charge de l'orphelin une proximité particulière avec lui en disant : « *Moi et le garant de l'orphelin, nous serons au Paradis comme cela* », en joignant l'index et le majeur. (Rapporté par El-Boukhârî) Dans les pays d'Occident, où les questions d'identité, d'intégration et de pluralité se posent quotidiennement, cette vision acquiert une dimension supplémentaire. La coexistence ne se construit pas seulement par les lois et les institutions, mais par un réseau subtil de petites relations humaines : un voisin qui sourit à son voisin, une main tendue vers un nécessiteux, une parole adressée à un enfant qui a perdu le sentiment de sécurité. Le Coran a exprimé cette dimension sociale globale en disant : « Adorez Allah et ne Lui associez rien, et soyez bienfaisants envers les parents, les proches, les orphelins, les nécessiteux, le voisin proche et le voisin éloigné... » (En-Nisa', 36). Ce sont ces gestes simples qui façonnent le véri-

table climat moral de toute société, quel que soit le degré de son développement matériel.

De plus, cette orientation prophétique ne pose aucune condition doctrinale ou culturelle à celui à qui l'on tend la main de l'aide et de la miséricorde. Le nécessiteux reste un nécessiteux, l'orphelin reste un orphelin, qu'il appartienne à telle religion ou à telle culture. Cela ouvre la voie à une compréhension de la compassion et de la miséricorde comme valeurs universelles, que nul groupe ne monopolise et qu'aucun discours ne réduit. Le Coran a exprimé cet horizon humain général en disant : « Nous ne t'avons envoyé que comme miséricorde pour les mondes. » (El-Anbiyâ', 107)

Le croyant y voit un chemin vers l'agrément d'Allah, et d'autres y voient l'incarnation des plus hautes valeurs humaines. Mais tous se rejoignent en un point : le monde devient moins dur lorsque nous choisissons d'être plus miséricordieux.

Cependant, le véritable défi ne réside pas dans la compréhension de ces significations, mais dans leur traduction en un mode de vie. L'adoucissement du cœur ne s'obtient pas par une émotion passagère, mais par la répétition de l'acte jusqu'à ce qu'il devienne une habitude, puis une part de l'identité. Le Prophète ﷺ a résumé cette voie pratique en disant : « *Les plus aimés d'Allah sont ceux qui sont les plus utiles aux gens.* » (Rapporté par Et-Tabarani)

De cette perspective éclairée, le hadith apparaît comme l'appel à une révolution silencieuse, qui ne vise pas à changer les systèmes, mais à transformer les cœurs qui vivent en leur sein. Une révolution qui commence par une bouchée donnée, une main tendue, une caresse offerte, mais qui, en profondeur, redessine la relation de l'homme avec lui-même et avec le monde.





Le vrai du faux

PROPOS POPULAIRE, ET NON HADITH :

66 | 'N'EST PAS ORPHELIN CELUI DONT LE PÈRE EST MORT, MAIS BIEN CELUI CHEZ QUI LA COMPASSION S'EST ÉTEINTE DANS LE CŒUR DE CEUX QUI L'ENTOURENT'

Par Cheikh Rachid Benchikh

Nombreuses sont les paroles et propos qui circulent sur les lèvres, se transmettant depuis les chaires et les médias, au point de s'ancrer dans la conscience collective comme si elles faisaient partie du noble hadith prophétique. En réalité il ne s'agit que de sentences éloquentes, de proverbes répandus, ou de formules attribuées à des anciens, ou certains sages.

Par souci de rigueur scientifique et afin de préserver la Sunna prophétique de toute attribution erronée, cette rubrique a vu le jour sous le titre « Propos populaires, mais non des Hadiths prophétiques ». Elle vise à distinguer l'authentique de l'infondé, à en éclairer le sens et à le mesurer à l'aune de la loi islamique. Non pour tarir les sources de la sagesse, mais pour préserver la noblesse de la Sunna et remettre chaque parole à sa juste place, afin que les paroles du Prophète ﷺ soient conservées, et que la sagesse conserve son véritable sens.

Le thème de cette semaine est : « *N'est pas orphelin celui dont le père est mort, mais celui chez qui la compassion s'est éteinte dans le cœur de ceux qui l'entourent.* »

Cette formule n'est pas un hadith prophétique et ne peut être attribuée au Prophète ﷺ de manière authentifiée. Elle ne figure pas dans les recueils reconnus de la Sunna avec une chaîne de transmission remontant jusqu'à lui. Il s'agit plutôt d'une parole largement répandue, rapportée sous diverses formulations, parmi lesquelles : « *N'est pas orphelin celui dont le père est mort, mais celui chez qui la compassion est morte dans le cœur de sa mère.* » Elle est parfois attribuée à l'Émir des croyants, 'Alî ibn Abi Tâlib, qu'Allah l'agrée, mais sans qu'aucune chaîne de transmission authentique ne vienne l'étayer. En conséquence, il s'agit d'une parole empreinte de sagesse, exprimant une profonde signification humaine, mais non d'un hadith transmis.

Cette sagesse élargit ainsi la notion d'orphelinat, la faisant passer de la simple perte matérielle du père à la perte, sur le plan moral, de la miséricorde, de l'attention et de la bienveillance. Un enfant peut avoir ses deux parents en vie et pourtant être privé d'affection, négligé dans ses sentiments, le cœur brisé ; il devient alors, du point de vue de l'im-

pact psychologique et humain, plus orphelin encore que celui qui a perdu son père mais a trouvé quelqu'un pour le prendre en charge et veiller sur lui.

Quant à l'examen de cette parole à la lumière de la loi islamique, bien qu'elle ne soit pas un hadith prophétique, son sens demeure globalement juste et se trouve appuyé par de nombreux textes du Coran et de la Sunna.

Ainsi, dans le Noble Coran, Allah, le Très-Haut, dit : « **Ne t'a-t-Il pas trouvé orphelin et ne t'a-t-Il pas alors donné refuge ?** » (Edhouha, 6) et Il dit encore : « **Quant à l'orphelin, ne le maltraite pas.** » (Edhouha, 9) et Il dit aussi : « **Mais non ! Vous n'honorez pas l'orphelin.** » (El-Fajr, 17).

Ces versets montrent clairement que le cœur de la question ne réside pas uniquement dans la perte elle-même, mais dans la manière dont l'orphelin est traité après cette perte.

Le Prophète ﷺ a dit : « **Moi et celui qui prend en charge un orphelin serons au Paradis comme cela** », et il joignit l'index et le majeur. (Hadith rapporté par El-Boukhârî.)

Il a également dit ﷺ : « **La meilleure maison parmi les musulmans est celle où se trouve un orphelin bien traité.** » (Hadith jugé **حسن** (bon)). Tous ces textes confirment que le fondement réside dans la prise en charge et la miséricorde, et non dans la simple présence ou absence du père.

En conclusion, la formule « N'est pas orphelin celui dont le père est mort, mais celui chez qui la compassion s'est éteinte dans le cœur de ceux qui l'entourent. » n'est pas un hadith prophétique et ne saurait être attribuée au Prophète ﷺ. Elle n'en demeure pas moins une parole juste dans son sens, en accord avec les finalités de la loi islamique qui appellent à la miséricorde, à la protection des plus faibles et au soin des cœurs meurtris.

Et même si l'orphelinage véritable, tel que l'indiquent les textes religieux, réside bien dans la perte du père, l'absence de cœur compatissant, de main bienveillante et d'une société qui entoure au lieu de briser constitue un orphelinage d'ordre moral, peut-être même le plus douloureux de tous.



Penser

2 | DE LA SÉDUCTION DE LA VOIX À L'AMPLEUR DE LA CONSCIENCE : AUTOUR DE LA CRISE DU DISCOURS RELIGIEUX... PARTIE 2

Par Ahmed Moussa

Nous nous étions arrêtés, dans l'article précédent, sur cette problématique.

En vérité, l'examen du Coran et de la Sunna ne conduit à aucune preuve décisive qui conférerait à la langue, en tant que sons et résonances, une sacralité en elle-même. La spécificité se manifeste plutôt dans le fait que l'arabe est le réceptacle d'un discours divin qui a défié les intelligences par le sens et l'éloquence, non par le simple rythme. La sacralité, en ce sens, n'est pas une qualité intrinsèque du son ; elle est l'effet d'une charge sémantique particulière et d'un contexte rhétorique intentionnel.

Ici, il est nécessaire de rectifier une idée largement répandue selon laquelle la langue arabe serait sacrée en elle-même. Toutes les langues, y compris l'arabe, sont un signe parmi les signes d'Allah, à l'instar de l'œil et de l'oreille, de la terre et du ciel. Cette conception est confirmée par la parole du Très-Haut ; « Et parmi Ses signes, la diversité de vos langues et de vos couleurs », où Dieu fait de la pluralité des langues un de Ses signes, sans qu'il y ait, dans le principe même, de supériorité de l'une sur l'autre. Car la langue, dans sa définition essentielle, est un instrument de communication destiné à transmettre le sens, non une fin sonore qui se suffirait à elle-même. Ainsi, tout idiome qui accomplit sa fonction sémantique est, de ce point de vue, un signe offert à l'être



humain comme outil d'expression. Au fond, les langues se ressemblent et toutes peuvent servir de véhicule au savoir et à la civilisation. La science moderne montre aujourd'hui que l'ensemble des langues repose sur un système de codage comparable au « système binaire » (zéro et un) ou au système décimal : les significations y circulent entre « le fixe et le mobile », selon une sorte de code divin que Dieu a déposé dans la langue humaine, quel que soit le lieu où elle se déploie.

Cependant, l'enracinement du sentiment de sacralité de la langue en tant que « sons » a conduit à sacraliser les formes, même lorsqu'elles étaient vidées de leur sens, et a contribué à produire ce que l'on peut appeler une forme « d'anesthésie sonore ». Ainsi, au plus fort de ses malheurs et de ses défaites, la communauté s'est laissée absorber par les emballements du chant et le mythe de la voix mélodieuse, comme si la beauté de l'écoute pouvait fabriquer une « victoire imaginaire » venant compenser la défaite bien réelle. Pendant ce temps, le sens, lieu de la guidance et de l'action, demeurait ajourné, voire éclipsé.

Et les effets de cette « mentalité sonore » ne se sont pas limités au champ du chant : ils se sont infiltrés dans certaines formes de discours reli-

gieux extrémiste à travers des anachids (chants) exaltés qui misent sur le rythme, la répétition et la rime assonancée (saj'), bien plus que sur l'argumentation et la preuve. Dans ce contexte, le mot n'est pas convoqué pour sa fonction sémantique, mais pour sa valeur rythmique, capable d'exciter les pulsions et de produire un état de « transe sonore » qui évince le jugement rationnel et obscurcit l'horizon de la méditation. Cet horizon qu'Abd el-Qahir el-Jourjani tenait pour le cœur même de la compréhension et de l'éloquence.

Peut-être trouve-t-on, dans l'ancienne culture arabe, de quoi éclairer ce paradoxe : on sait que les Arabes charmaient leur bétail par l'adoucissement de la voix et la fluidité de la mélodie afin de l'apaiser et de le conduire, non pour qu'il comprenne. Dès lors, une question s'impose, dans toute son acuité douloureuse : le récepteur contemporain n'a-t-il pas, dans certaines de ses manifestations, régressé jusqu'à une position où il est excité par le son, comme le sont les bêtes, sans que l'intelligence soit éveillée ni que le sens soit véritablement interpellé ?

Dans cette perspective, on peut rappeler la portée coranique profonde de la parole du Très-Haut : (Les pires des créatures, auprès de Dieu, sont les sourds, les muets, ceux qui ne raisonnent pas). Il ne s'agit pas de condamner l'être pour le simple fait d'entendre ou de ne pas entendre, mais pour avoir mis l'intelligence hors service et l'avoir remplacée par une réaction instinctive qui ne passe pas par la compréhension. Ainsi, le verset renvoie moins à un déficit auditif qu'à une rupture avec le sens. Par conséquent, le danger de cette « mise en sons » ne réside pas dans la beauté de la voix en elle-même, mais dans le fait qu'elle se transforme en instrument d'entrave de la conscience : on y substitue la compréhension par l'émotion, et la méditation (ettadabbour) par l'attrait du rythme, ce qui est à l'opposé de la conception coranique. On peut, d'un point de vue méthodologique, envisager l'appropriation du Coran comme relevant de deux niveaux complémentaires : le premier est la mémorisation : mémorisation des mots et des lettres,

de l'orthographe (rasm), et maîtrise de la récitation. Cela relève du devoir communautaire (farḍh kifâya), grâce auquel les textes sont préservés et l'identité de la Révélation protégée contre l'altération et la disparition.

Le second niveau est celui de la compréhension et de la méditation (ettadabbour) : c'est la finalité la plus haute du discours coranique. Il incombe à un groupe qui se spécialise dans l'examen et l'inférence, conformément à la parole du Très-Haut : « Pourquoi donc ne se lèverait-il pas, de chaque groupe parmi eux, une fraction afin de s'instruire dans la religion. » La mémorisation, à cet égard, n'est ni l'opposé de la compréhension ni un substitut à celle-ci : elle en est plutôt la condition préalable et le seuil qui en prépare le chemin. Mais le déséquilibre commence lorsque la mémorisation est séparée de sa finalité, ou lorsque la proximité du Coran se trouve réduite à la correction de la récitation et à la beauté de la voix, tandis que la méditation, lieu de la guidance et source de son effet sur la pensée et le comportement, est sans cesse remise à plus tard.

Personne ne nie que le tadjwid soit une science noble, ni que l'embellissement de la voix dans la récitation du Coran soit prescrit par la Loi. Le problème ne réside donc pas dans le tadjwid lui-même, mais dans le moment où il se renverse : d'un moyen, il devient une fin.

Lorsque la qualité de la prestation passe avant la solidité de la mémorisation, et que l'admiration pour la voix l'emporte sur la fréquentation intime du texte, on assiste à un déplacement du centre de gravité : le Coran n'est plus reçu comme un message à porter, mais comme une matière à exécuter.

L'un des signes les plus préoccupants de ce glissement est de voir les gens se précipiter vers celui qui a reçu une belle voix, alors même qu'il lit dans un Muṣḥaf ou sur un appareil, sans mémorisation ni assiduité auprès du texte, tandis que l'estime accordée à celui qui retient le Coran et en saisit le sens, fût-ce avec une voix ordinaire, recule.

Ainsi, l'auditeur se transforme : de récepteur du sens, il devient consommateur de perfor-

mance.

Cette scène nous ramène, sans que nous en ayons toujours conscience, à une mentalité arabe ancienne qui évaluait la parole à l'aune du rythme et de l'enchantement, plus qu'à celle de la signification et de l'intention.

Comme si nous réinventions la même question, mais en version religieuse :

« Qui a la plus belle voix ? », au lieu de : « Qui comprend le plus profondément ? »

C'est là que surgit la contradiction flagrante entre ce comportement et le reproche coranique explicite : « Ne méditent-ils donc pas le Coran ? » ; « Un Livre béni que Nous avons fait descendre vers toi afin qu'ils méditent Ses versets. »

Le Coran n'a pas été révélé pour être seulement écouté : il l'a été pour être gardé dans les poitrines, médité par les esprits, et traduit en conduite.

Face à cette consommation émotionnelle de la voix, le rite de l'adhan apparaît comme une sorte de « récompense quotidienne » accordée à la mentalité arabe. Car, tandis que la récitation coranique s'est trouvée encadrée par les règles de la tilawa et du tartîl, qui brident l'élan de la voix au profit de la majesté du sens, l'adhân, lui, vient rallumer chez les Arabes, cinq fois par jour, leur enthousiasme instinctif pour le son.

L'adhan est précisément l'espace qui n'a pas été enfermé dans les règles strictes du tadjwid, ce qui a permis au phénomène vocal de se déployer dans sa beauté et dans la créativité individuelle. Comme si l'adhan était venu répondre à un besoin historique des Arabes : celui d'une voix qui secoue l'âme et remue l'émotion, mais, ici, c'est une voix qui appelle à la « réussite » (el-falâh), non à la vaine gloire ; une voix qui rassemble la communauté autour du sens le plus élevé, au lieu de la disperser dans les horizons d'un simple enchantement sonore.

Nous voici aujourd'hui à la croisée des chemins : ou bien nous demeurons prisonniers de nos « gènes sonores », qui se grisent des mots et s'endorment au rythme des promesses ; ou bien nous rejoignons le « camp du sens », qui voit dans la langue un pont, et dans le Coran une constitution pour l'action. Il est temps de comprendre, avec el-Jourjani, que le miracle réside dans le Nadhm, l'agencement, l'ordonnance du discours, et non dans le son ; et que l'essentiel n'est pas de conserver les lettres, mais de prendre conscience d'un **خطاب (discours) qui, lui, préserve l'être humain et redresse sa marche.**



Ph © moonlabs



Mizan El-Qadhaya

LES AFFAIRES CONTEMPORAINES
À LA LUMIÈRE DU TEXTE ET DE LA SAGESSE

13 | LA TUTELLE SUR LES BIENS DE L'ORPHELIN : ENTRE LE TEXTE RÉVÉLÉ ET L'ESPRIT DE LA SOLLICITUDE HUMAINE

Par Cheikh Younes Larbi

Dans ce numéro, nous accueillons nos chers lecteurs pour faire connaissance avec une question d'une importance majeure, liée au traitement par le droit religieux, de l'un des membres les plus vulnérables de la société, en l'occurrence, l'orphelin. Plus précisément sur la question de ses biens, qui constituent le nerf de sa vie et de l'avenir de sa descendance.

UNE CAUSE MORALE En islam, les biens de l'orphelin sont un dépôt vivant, directement lié à la dignité d'un enfant qui a perdu le soutien de son père, et à son droit de grandir en sécurité quant à son avenir, rassuré quant à sa subsistance, son éducation, ses soins et son lendemain. C'est pourquoi le Coran et la Sunna n'ont pas traité les biens de l'orphelin comme une simple question financière, mais comme une cause morale et humaine de tout premier ordre.

L'orphelin est, selon les juristes, celui dont le père est décédé avant la puberté, et son statut cesse avec son accès à la maturité et au discernement, conformément à la parole du Prophète ﷺ : « *Il n'y a plus d'orphelinat après la puberté* ».

UNE PROTECTION

Dès lors, ses biens relèvent d'une tutelle qui n'est ni un pouvoir ni une propriété, mais une charge fondée sur la probité, la compétence et la recherche exclusive de son intérêt. C'est pourquoi Allah, Exalté soit-Il, a sévèrement mis en garde : « *Ceux qui dévorent injustement les biens des orphelins ne font que remplir leurs ventres de feu* ».

Cette formulation usant du verbe « dévorer » englobe toute forme de détournement, de négligence ou d'exploitation, et non la seule consommation matérielle.

En contrepartie, la bienfaisance envers l'orphelin a été élevée au plus haut rang, au point que

le Prophète ﷺ a dit : « *Moi et le garant de l'orphelin serons au Paradis comme ces deux-là* », en joignant l'index et le majeur.

UNE SAGESSE

Le principe fondamental de la tutelle ne repose ni sur le genre ni sur le seul lien de parenté, mais sur la capacité réelle à préserver et à gérer les biens avec sagesse. Si le père peut désigner un exécuteur testamentaire et si le grand-père paternel est traditionnellement prioritaire, de nombreux savants ont reconnu que la mère ou tout proche intègre et avisé peut être plus digne de cette charge, lorsque l'intérêt de l'orphelin l'exige. Le mariage de la mère n'annule pas en soi ce droit, tant que demeurent la fiabilité et la bonne gestion.

Les actes du tuteur sont mesurés à l'aune de l'intérêt de l'orphelin : ce qui est purement bénéfique est permis, ce qui est préjudiciable est interdit, et ce qui oscille entre profit et perte est conditionné par la prépondérance du bien. L'investissement est encouragé, mais sans prise de risque ni transaction illicite, conformément à la parole de Omar ibn al-Khattab, qu'Allah l'agrée : « *Faites commerce avec les biens des orphelins afin que l'aumône ne les consume pas* ».

Et lorsque apparaissent la trahison ou l'incompétence, la Loi révélée impose le transfert de la tutelle à celui qui est le plus apte, car la véritable priorité n'est ni la parenté ni la position, mais la probité et la compétence.

Ainsi, la tutelle sur les biens de l'orphelin n'est pas un ordre formel de préséances, mais une quête permanente du dépositaire le plus fidèle en vue de garantir l'avenir d'un enfant vulnérable. Là où se trouvent la droiture, la sagesse et la compassion, c'est bien là que se manifeste la tutelle voulue par Allah ; et là où s'installent la convoitise et la négligence, se dresse la menace contre laquelle la Révélation a mis en garde, avec la plus grande fermeté.



Notre mosquée

Ph © Guillaume Sauloup



64 | LEVEZ LES YEUX
ET DÉCOUVREZ LES MOTS
GRAVÉS DANS LA MÉMOIRE
DE NOTRE MOSQUÉE
PARTIE 9

Par Nassera Benamra

يُثْبِتُ أَذْنَ اللَّهِ أَنْ تُرْفَعَ وَيُذَكِّرَ فِيهَا اسْمُهُ يُسَبِّحُ
لَهُ فِيهَا بِالْغُدُوِّ وَالْآصَالِ (36)

رَجَالٌ لَا تُلْهِيمُهُمْ تِجَارَةً وَلَا يَتَّبِعُ عَنْ ذِكْرِ اللَّهِ وَإِقَامِ
الصَّلَاةِ وَإِيتَاءِ الزَّكَاةِ يَخَافُونَ يَوْمًا تَتَقَلَّبُ فِيهِ
الْقُلُوبُ وَالْأَبْصَارُ (37)

لِيَجْزِيَهُمُ اللَّهُ أَحْسَنَ مَا عَمِلُوا وَيَزِيدَهُم مِّن فَضْلِهِ
وَاللَّهُ يَرْزُقُ مَن يَشَاءُ بِغَيْرِ حِسَابٍ (38)

سورة النور الآيات من 36 إلى 38

« Dans des maisons (des mosquées) qu'Allah a permis que l'on élève, et où Son Nom est invoqué ; Le glorifient en elles matin et après-midi, des hommes que ni le négoce, ni le troc ne distraient de l'invocation d'Allah, de l'accomplissement de la Salat et de l'acquiescement de la Zakat, et qui redoutent un Jour où les cœurs seront bouleversés ainsi que les regards. Afin qu'Allah les récompense de la meilleure façon pour ce qu'ils ont fait (de bien). Et Il leur ajoutera de Sa grâce. Allah attribue à qui Il veut sans compter. »

La sourate En-Nour, versets 36, 37, 38

Vous êtes à l'entrée principale de la Grande Mosquée de Paris. Levez vos yeux vers le haut, au centre, juste au-dessus de Bab Essalam (la porte de la paix), vous allez voir des lettres ara-

bes gravées sur le mur. Il s'agit de versets coraniques de la sourate En-Nour. Depuis 100 ans, depuis son inauguration, ces écrits demeurent, porteurs d'un sens d'abord spirituel et intemporel, valables pour tous les temps et toutes les générations de fidèles.

Ces versets accueillent le visiteur comme une respiration. Ils parlent de maisons élevées, non pas seulement de pierre et d'architecture, mais de lieux portés par une intention, pour laisser une place à Dieu dans le tumulte du monde. Ces maisons sont vivantes, on y invoque le Nom d'Allah matin et soir, dans notre réveil et dans notre sommeil, dans la continuité des jours, dans le rythme discret de celles et ceux qui entrent, s'arrêtent, repartent. Des hommes et des femmes qui n'ont pas déserté la vie, mais qui refusent qu'elle les détourne de l'essentiel. Le commerce, les préoccupations, les urgences du quotidien existent, mais ne prennent pas toute la place.

Ces versets rappellent une foi ancrée, qui se traduit par la prière, par la solidarité, par l'attention portée aux autres. Une foi traversée aussi par la conscience du temps qui passe et d'un jour à venir, où tout sera mis à nu, où les cœurs et les regards seront bouleversés. Il n'y a là ni menace ni rigidité, mais une invitation à la droiture et à la constance. Une promesse aussi d'une récompense juste, à la mesure du bien accompli, et d'une grâce offerte sans calcul. Car ce qui est donné par Dieu dépasse toujours ce que l'on croit mériter.

Gravés dans le mur ou écrites sur la faillance, ces versets rappellent que la mosquée est avant tout un lieu de présence, de rassemblement, et de rappel et l'équilibre la vie matériel et spirituel, la vie de la terre et celle de l'au-delà. Un espace où l'on vient déposer un instant le poids du monde pour retrouver le sens, la paix intérieure et la dignité du chemin. On le ressent dès le seuil franchi. Faites attention ... il y a 100 ans, nos aînés musulmans étaient là, et ils nous ont laissé ces écrits, gravés dans la mémoire de notre mosquée et dans la pierre même de ses murs.



LUMIÈRE ET LIEUX SAINTS DE L'ISLAM

À LA DÉCOUVERTE DES MOSQUÉES DU MONDE

87.

LA MOSQUÉE DE L'EMPEREUR

LA MOSQUÉE DE L'EMPEREUR : QUAND LA PIERRE PRIE AVEC L'HISTOIRE

Par Noa Ory

À Sarajevo, là où la rivière Miljacka glisse comme une phrase ancienne entre les collines, se dresse une mosquée dont la présence excède la simple architecture. Mosquée de l'Empereur (Careva Džamija) n'est pas seulement un édifice : elle est une invocation bâtie, une sourate de pierre offerte au temps.

PREMIÈRE MOSQUÉE DE LA VILLE

Élevée en 1457, à peine quelques années après l'entrée de l'islam ottoman en Bosnie, elle fut la première mosquée de Sarajevo, fondatrice

silencieuse d'une ville appelée à devenir carrefour de mondes. Construite sous le règne de Mehmed II, surnommé el-Fātiḥ, elle fut offerte au sultan par le gouverneur visionnaire Isa-beg





Ishaković, celui-là même qui traça les premières lignes urbaines de la capitale bosnienne. Les chroniqueurs musulmans diraient que la mosquée précéda la ville, comme le mihrab précède la prière : autour d'elle se sont agglutinées les premières habitations, les hammams, les ponts, puis le bazar de Baščaršija, cœur commerçant et battement économique de Sarajevo naissante.

UNE ARCHITECTURE DE SOBRIÉTÉ IMPÉRIALE

La Mosquée de l'Empereur s'inscrit dans le grand langage de l'architecture ottomane classique : une vaste coupole unique, la plus grande de Bosnie-Herzégovine, posée comme un ciel intérieur au-dessus des fidèles. Rien d'ostentatoire ici : la beauté est dans la proportion, la respiration de l'espace, la lumière qui filtre par les fenêtres ornées de décors délicats.

À l'origine, l'édifice était modeste, bâti en bois, avec un minaret également de bois, humble

prière dressée vers le ciel. Mais le feu et les guerres n'épargnent pas ce que les hommes aiment. Incendiée en 1480 lors des troubles régionaux, la mosquée renaît sous une forme monumentale en 1566, grâce au soutien du sultan Suleiman the Magnificent, sous la supervision de l'école de Mimar Sinan.

Le minaret octogonal, l'un des plus élégants du pays, s'élance avec retenue, comme une parole mesurée. À l'intérieur, le mihrab, finement sculpté, rappelle que dans l'esthétique islamique, la direction importe plus que la domination.





Ph © light_reader

SARAJEVO, VILLE DE MOSQUÉES ET DE MÉMOIRE

La Mosquée de l'Empereur n'est pas seule à porter la mémoire ottomane. Un siècle plus tard, un autre joyau s'impose dans le paysage spirituel : Mosquée Gazi Husrev Bey, édifée dans les années 1530 par l'architecte Acem Ali à la demande du grand Waqif Gazi Husrev Bey. Si la Mosquée de l'Empereur est l'acte fondateur, celle de Gazi Husrev Bey en est l'accomplissement urbain. Elle transforma Sarajevo en capitale religieuse, administrative et éducative, reliant l'Orient ottoman à l'Europe centrale. Son dôme élégant, ses calligraphies harmonieuses et ses traditions toujours vivantes, appel à la prière récitée de vive voix, lecture quotidienne complète du Coran, font d'elle un sanctuaire hors du temps. Pendant le mois de Ramadhan, la mosquée

devient le cœur battant de la ville : lectures diurnes, prières de Tarawih nocturnes, et une ferveur qui semble dilater l'espace.

LA MOSQUÉE, GARDIENNE DES VIVANTS ET DES MORTS

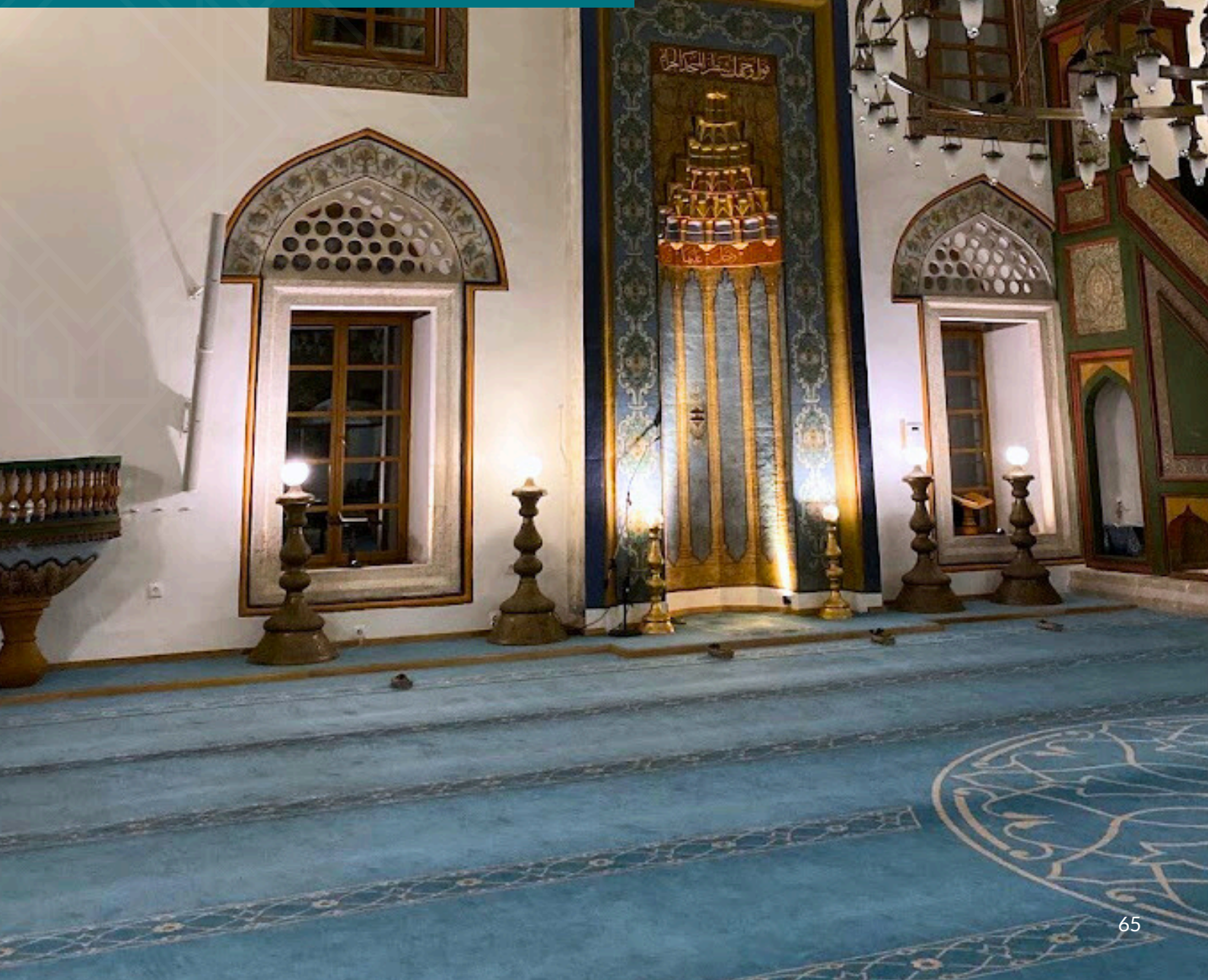
Autour de la Mosquée de l'Empereur, les cimetières murmurent l'histoire : ministres, savants, muftis, imams reposent à l'ombre de ses murs. De l'autre côté de la rivière, la tradition situe la tombe d'Isa-beg Ishaković lui-même, comme si le fondateur veillait encore sur son œuvre.

Les guerres modernes n'ont pas épargné l'édifice : dommages durant la Seconde Guerre mondiale, puis blessures profondes lors des conflits des années 1990. Pourtant, la mosquée demeure, réparée, restaurée, parfois encore en

attente, mais jamais réduite au silence. Un ancien imam disait d'elle : « *cette mosquée nous protège aussi.* » Dans la théologie musulmane, les lieux façonnés par le waqf et la sincérité ne meurent jamais tout à fait. Ils deviennent des témoins, des intercesseurs muets entre les générations.

Sarajevo est parfois appelée la Jérusalem de l'Europe. Si ce titre tient, la Mosquée de l'Empereur en est l'une des preuves les plus anciennes. Elle rappelle que l'islam de Bosnie n'est ni importé ni périphérique, mais enraciné, lettré, hanafite, et profondément européen.

Ici, la pierre prie encore. Et chaque coupole raconte que la foi, lorsqu'elle épouse la mesure et la beauté, devient civilisation.









Les Mots voyageurs

D'après le *Dictionnaire des mots français d'origine arabe* de Salah Guermiche

81 | CHAGRIN

Par Noa Ory

شَغْرِي

À l'origine, le mot n'avait rien de sentimental. Il appartenait au monde rude des ateliers, à la main qui tanne, à la peau qu'on travaille pour la rendre plus résistante, plus durable, plus belle aussi. Chagrin vient du turc *şağrı* : la croupe de l'animal, puis, par métonymie, la peau que l'on en tire et que l'on prépare selon une technique ancienne, patiente, presque obstinée. On y imprimait un grain particulier, régulier, obtenu en parsemant la peau humidifiée de graines, souvent de moutarde, avant de la presser et de la laisser sécher. Le cuir ainsi traité gagnait en solidité et en texture. Il devenait chagrin au sens plein, matériel, artisanal du terme.

Ce grain n'était jamais parfaitement uniforme. Les manuels de métier parlent de « miroirs », ces zones lisses où la graine n'a pas pris, où la surface refuse l'empreinte. Déjà, dans cette résistance de la matière, se devine une métaphore : quelque chose échappe toujours au travail, demeure intact ou rétif. Le chagrin est une peau marquée, mais jamais entièrement soumise. Il conserve ses irrégularités comme une mémoire du vivant.

La langue française, pourtant, n'a pas su, ou pas voulu, maintenir cette précision. Par la chute d'une lettre, par une usure imperceptible, le mot de fabrique est devenu mot d'âme. Le cuir s'est effacé derrière l'affect. Chagrin a cessé de désigner une matière pour dire une peine, une tristesse sourde, un resserrement intérieur. Un rédacteur ancien s'en plaint déjà : la langue, trop riche, s'appauvrit quand elle confond le

geste du tanneur avec la douleur morale. Le secret de fabrication disparaît, et avec lui le savoir du grain.

Balzac, lui, n'ignorait rien de cette épaisseur perdue. Dans *La Peau de chagrin*, l'objet magique qui se rétrécit à chaque désir exaucé conserve quelque chose de son origine : une peau qui diminue, qui se contracte, qui se consume à mesure qu'elle est sollicitée. Le chagrin n'est pas seulement une tristesse ; il est une surface qui se tend, se réduit, se ferme. Une matière vivante condamnée à s'user.

La littérature moderne en hérite sans toujours en mesurer la profondeur. Quand Clément Lépidis fait dire qu'on a remplacé une robe de mariée par un tablier de chagrin, ce n'est pas seulement la peine qui est convoquée, mais la rugosité même du cuir, son contact ingrat, sa fonction humble. Le chagrin revient alors à sa vérité première : quelque chose que l'on porte sur soi, contre le corps, et qui rappelle la contrainte, la dureté du réel, l'échec d'une promesse.

Ainsi le mot a glissé, mais il n'a pas rompu. Sous l'abstraction morale subsiste encore la peau, travaillée, marquée, durable. Chagrin dit la peine, certes, mais une peine qui a du grain, de l'épaisseur, une résistance presque physique. Une tristesse qui ne s'évapore pas, qui s'imprime. Comme le cuir, elle garde la trace de ce qui l'a façonnée.

La langue, parfois, oublie ce qu'elle touche. Mais certains mots résistent. Le chagrin en fait partie : une douleur qui a appris son métier.





Plumes en éveil : un livre coup de cœur



LA VIE DEVANT SOI ROMAIN GARY

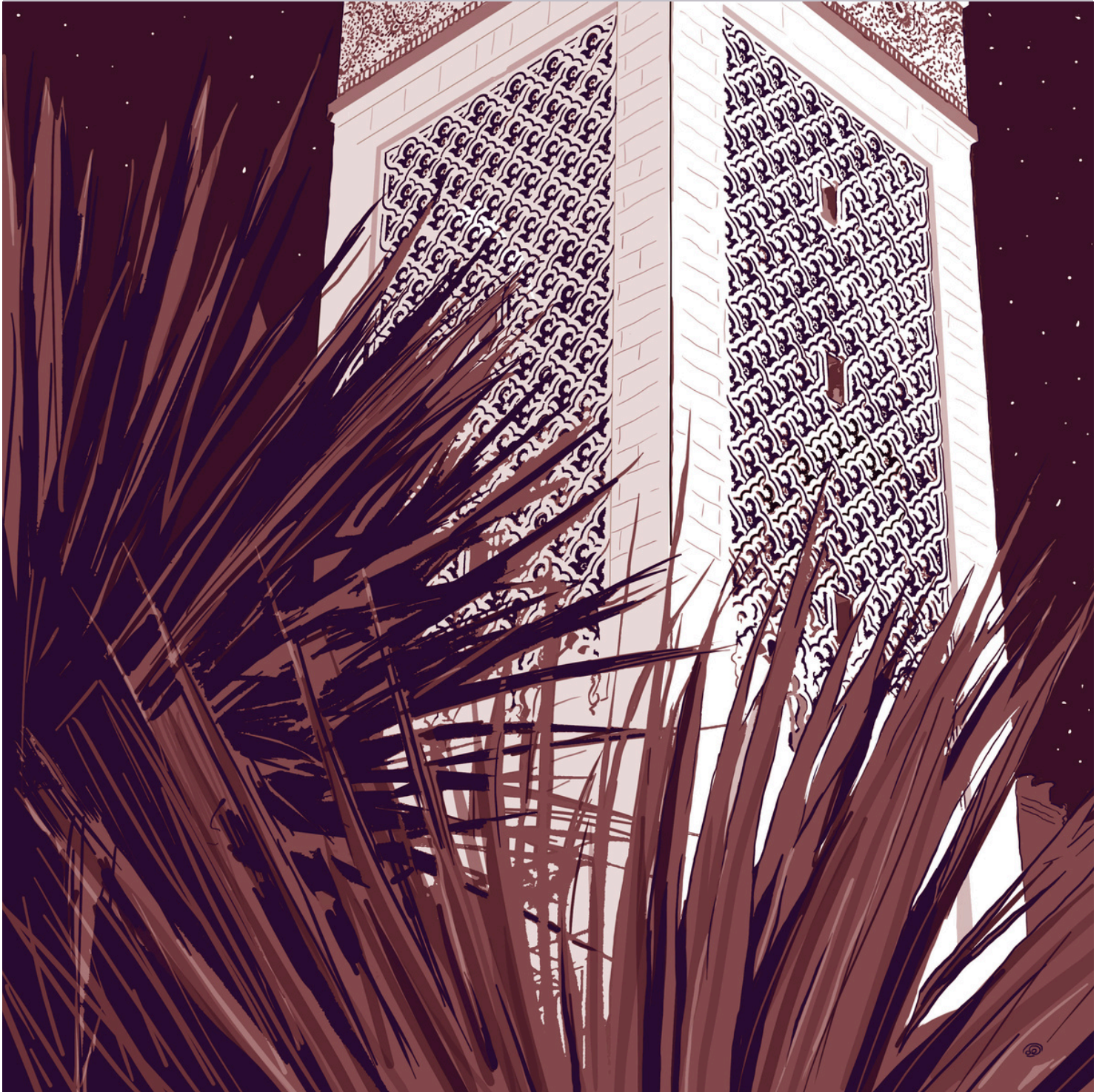
RÉSUMÉ

Signé Ajar, ce roman reçut le prix Goncourt en 1975. Histoire d'amour d'un petit garçon arabe pour une très vieille femme juive : Momo se débat contre les six étages que Madame Rosa ne veut plus monter et contre la vie parce que "ça ne pardonne pas" et parce qu'il n'est "pas nécessaire d'avoir des raisons pour avoir peur". Le petit garçon l'aidera à se cacher dans son "trou juif", elle n'ira pas mourir à l'hôpital et pourra ainsi bénéficier du droit sacré "des peuples à disposer d'eux-mêmes" qui n'est pas respecté par l'Ordre des médecins. Il lui tiendra compagnie jusqu'à ce qu'elle meure et même au-delà de la mort.



Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON



La citation de la semaine

HOMÈRE

“

**On se rappelle tous les jours
de sa vie l'hôte qui vous a montré
de la bienveillance.**

”

L'ODYSSÉE
- VIII^E SIÈCLE AV. J.-C. -

Événements

à venir ou en cours

EXPOSITION

"Et tout devient couleur" : les natures mortes de Baya Mahieddine

Dans l'atmosphère recueillie de la Grande Mosquée de Paris, les œuvres de Baya Mahieddine (1931-1998), figure majeure de l'art moderne algérien, s'installent avec la sérénité d'une évidence.

L'exposition « Et tout devient couleur », organisée sous l'égide du recteur Chems-eddine Hafiz, par Ayn Galle met en lumière une facette peu explorée de son œuvre : ses natures mortes, où couleurs et symboles tissent un véritable langage.

Cet hommage s'inscrit dans une continuité historique et symbolique. En 1947, lors de la première exposition de Baya à la galerie Maeght à Paris, Kaddour Ben Ghabrit, fondateur de la Grande Mosquée, honorait l'événement de sa présence. Près de quatre-vingts ans plus tard, le recteur Chems-eddine Hafiz prolonge cet héritage en affirmant la vocation de la Mosquée comme lieu de culte ouvert à la culture, à la transmission et au dialogue entre les civilisations.

Une exposition organisée par Ayn Gallery, avec le soutien de la famille Mahieddine, sous la supervision de la commissaire d'exposition, Yasmine Azzi-Kohlhepp.



PROLONGÉE JUSQU'AU 15 FÉVRIER 2026

TOUS LES JOURS (9H-18H) SAUF LES VENDREDIS



GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

PLACE DU Puits de l'Ermitte, 75005 PARIS



ENTRÉE COMPRISE

DANS LE PARCOURS DE VISITE

CONFÉRENCE

"René Guénon et l'islam : la voie de libération"

La Grande Mosquée de Paris et les éditions Albouraq organisent une conférence exceptionnelle autour du thème « René Guénon et l'islam : la voie de libération ».

Animée par Slimane Rezki, auteur, traducteur et spécialiste du soufisme, cette rencontre explorera les enseignements essentiels de René Guénon sur la libération intérieure, à la lumière de la tradition islamique.



SAMEDI 31 JANV. 2026

14H-17H



GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

PLACE DU Puits de l'Ermitte, 75005 PARIS



INSCRIPTION GRATUITE

GRANDEMOSQUEEPARIS.FR

La Grande Mosquée de Paris
et la famille Mahieddine présentent l'exposition

ET TOUT DEVIENT COULEUR

LES NATURES MORTES

DE
BAYA MAHIEDDINE



EXPOSITION

**PROLONGÉE JUSQU'AU
15 FÉVRIER 2026**

Entrée comprise dans le parcours de visite

Tous les jours sauf vendredi
de 9h à 18h

Grande Mosquée de Paris

Salle Émir Abdelkader

Renseignements

grandemosqueedeparis.fr



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

Exposition organisée par AYN GALLERY



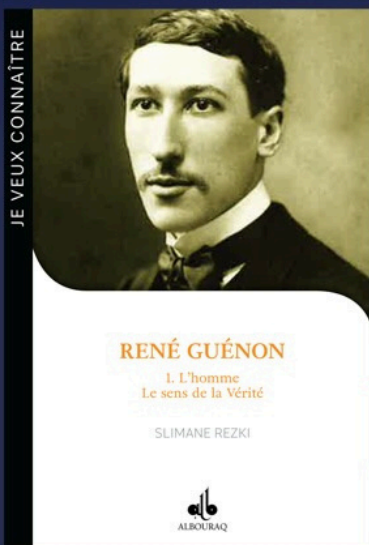


GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

CONFÉRENCE
À LA GRANDE MOSQUÉE
DE PARIS



ALBOURAQ



René Guénon et l'islam

La voie de libération

Slimane Rezki

Sam. 31 janvier 2026
de 14h à 17h
à la Grande Mosquée de Paris

INFOS

📍 2 bis Pl. du Puits de l'Ermite, Paris 75005

🚶 Place Monge

Inscription gratuite en ligne







GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS